

LES VOYELLES NASALES EN FRANÇAIS:
HISTOIRE, VARIATION RÉGIONALE, ET PÉDAGOGIE

by

EMILY A. DOWD

(Under the Direction of Diana L. Ranson)

ABSTRACT

This thesis is an examination of nasal vowels in French. It investigates the evolution of these vowels in standard French and in different regions of France. It also addresses the types of problems native speakers of English tend to have with the pronunciation of these vowels because of the interference of their native language and includes some practical tools to help teachers improve their students' acquisition of these vowels.

INDEX WORDS: Voyelles nasales, Pédagogie, Loi d'aperture, Dénasalisation, Français méridional, Franco-provençal, Québécois, Liaison, Interférence

LES VOYELLES NASALES EN FRANÇAIS:
HISTOIRE, VARIATION RÉGIONALE, ET PÉDAGOGIE

by

EMILY A. DOWD
B.A., Colby College, 1999

A Thesis Submitted to the Graduate Faculty of The University of Georgia in
Partial Fulfillment of the Requirements for the Degree

MASTER OF ARTS

ATHENS, GEORGIA

2005

© 2005

Emily A. Dowd

All Rights Reserved

LES VOYELLES NASALES EN FRANÇAIS:
HISTOIRE, VARIATION RÉGIONALE, ET PÉDAGOGIE

by

EMILY A. DOWD

Major Professor: Diana L. Ranson

Committee: Sarah Blackwell
Jan Pendergrass

Electronic Version Approved:

Maureen Grasso
Dean of the Graduate School
The University of Georgia
August 2005

DEDICATION

I would like to dedicate this thesis to two of my former teachers, Michael Dockery and Adriana Paliyenko, both of whom had an enormous influence on my interest in French. Thank you for nurturing my love and appreciation of the French language and all its complexities, and for always taking the time to answer the question “Why?”.

ACKNOWLEDGMENTS

I'd like to acknowledge all of my professors who have helped me succeed throughout my graduate studies career, especially my major professor, Dr. Diana Ranson, and the members of my committee, Dr. Jan Pendergrass and Dr. Sarah Blackwell, who were very helpful and agreeable throughout my thesis writing experience. I'd also like to thank Dr. Debbie Bell for all her encouragement and advice, as well as making numerous trips with me to ERC for that much-needed caffeine jolt. I owe a huge debt of gratitude to Amy Hernandez for helping me in my critical time of need – I don't know what I would have done if you hadn't been so willing to help me! I'd also like to acknowledge Erica Maier, my fellow thesis writer, for sharing her office (a.k.a. the inner sanctuary) with me, as well as all her tasty lunches. Special thanks to Travis Antee for all his support and encouragement, especially for putting up with all my mood swings! Finally, I'd like to thank my family and the rest of my friends for always being there for me. I couldn't have done it without all of you!

TABLE DES MATIÈRES

	Page
ACKNOWLEDGMENTS	v
LISTE DE SYMBOLES	vii
CHAPITRE	
1 INTRODUCTION	1
2 L'ORIGINE ET L'ÉVOLUTION DES VOYELLES NASALES PENDANT	
L'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE	8
Les causes possibles.....	9
Les étapes.....	11
3 LA VARIATION DANS L'EMPLOI DES VOYELLES NASALES	31
En position intervocalique à l'intérieur d'un mot.....	31
En liaison	38
Le français méridional	44
Les dialectes franco-provençaux.....	49
Le québécois	51
4 CONCLUSION.....	54
L'avenir des voyelles nasales.....	54
Concernant la pédagogie.....	57
BIBLIOGRAPHIE	60

LISTE DE SYMBOLES

- v ----- une voyelle orale
- ~ ----- le trait nasal
- ÿ ----- une voyelle nasale
- N ----- une consonne nasale (/n/, /m/, /ŋ/)
- C ----- une consonne orale

CHAPITRE 1

INTRODUCTION

« Un bon vin blanc ». C'est une expression typique de la vie quotidienne d'un Français, mais pourquoi fait-elle rigoler ceux qui apprennent le français ? C'est parce qu'il faut prononcer chacun de ces quatre mots « par le nez, comme si vous aviez un rhume ! Les Français sont bizarres ! » dirait peut-être un apprenant. « Pourquoi le font-ils ainsi ? » Comme professeur, je lui expliquerais d'abord que l'impression qu'il reçoit que tous les Français sont toujours enrhumés est justement cela – une impression. Et en fait, c'est une fausse impression. Pour prononcer une voyelle nasale, il faut abaisser le voile du palais jusqu'à « mi-chemin entre la langue postérieure et la paroi du pharynx, et l'air phonatoire s'écoule à la fois par les fosses nasales et la cavité buccale » (Straka 1979:503). Une voyelle devient nasale quand le volume et la forme du passage nasal sont « ajustés de telle manière que la colonne d'air qui y est engagée vibre tout entière, comme dans une trompette » (Denkinger 1945:362). L'acte de nasaliser consiste à ajouter la chambre de résonance du nez à celle de la bouche (Denkinger 1945:365). Alors, quand on est enrhumé et que l'air ne peut pas sortir par le nez, on n'arrive pas à faire des sons nasaux. Ensuite, j'assurerais l'apprenant que l'acte de nasaliser une voyelle qui précède une consonne nasale (ou parfois qui suit une consonne nasale) est plutôt automatique. En termes articulatoires, il est tout à fait naturel d'anticiper la consonne nasale avant de la prononcer. Selon Pope (1934:167):

it is difficult, if not impossible, in the emission of words to open and close the nose passage so rapidly that a clean cut is made between the nasal consonant and juxtaposed

sounds, and in all speech the vowel sounds preceding or following a nasal consonant tend to be incompletely nasalized, i.e. articulated with the nose passage open either at the end or the beginning of their emission.

Rea (1981) soutient cette idée, proposant que la tendance de nasaliser les voyelles qui se trouvent devant les consonnes nasales est apparemment universelle et non pas une règle uniquement française. Les voyelles nasales se trouvent aussi en portugais, en polonais, dans le dialecte 'Gheg' de l'Albanie, dans certains dialectes gascons, dans quelques langues celtes, dans des langues de l'Afrique, de l'Inde du nord, et de l'Amérique du sud (Ruhlen 1979:322-23). Même en anglais, on nasalise constamment des voyelles. Il est difficile de prononcer une consonne nasale dans un mot et ne pas la laisser influencer les autres sons qui l'entourent. Il y a des traits nasaux dans la prononciation des voyelles qui précèdent des consonnes nasales, malgré l'ignorance de ce phénomène chez la plupart des anglophones. Selon Tranel (1987:71), l'anglais peut être considéré une langue nasale puisque les locuteurs de certaines variétés d'américain et d'australien parlent avec « a characteristic 'nasal twang' »:

...consonants that precede a syllable boundary or precede other consonants are subject, both synchronically and diachronically, to weakening processes, so that loss of the nasal consonant under these conditions is a natural process which one expects to find in human languages—not excluding French. English, that universal language, of course exhibits this loss of nasal consonant before other consonants and after the nasalization of a preceding vowel, as exemplified in the normal and natural pronunciation of *can't* [kæ̃t] (Rea 1981:87).

On peut constater facilement l'effet de nasalité en comparant les timbres différents des voyelles dans les mots anglais suivants: *pen-pet, son-sod, pan-pad* (Denkinger 1945:364). Dans cette étude, je vais présenter les difficultés articulatoires du point de vue des anglophones.

Rea (1981:88) ajoute à son tour qu'il n'est pas naturel de prononcer oralement une voyelle qui précède une consonne nasale, et pourtant on le fait en français standard. Il explique que la règle anormale de la dénasalisation d'une voyelle + consonne nasale a été ajoutée au

français contemporain et que le problème des apprenants « consists in accepting the deviant behavior as normal, while trying to explain away universal truth, or concealing it in the archaic void of the lexicon » (Rea 1981:89). En français moderne standard il est essentiel de maintenir les voyelles orales aussi orales que possible pour les distinguer des voyelles nasales. Pourtant, en anglais, le voile du palais est plus 'libre' qu'en français et dans la production de n'importe quelle voyelle, « [it] may be lowered indiscriminately and with semantic impunity to allow air to pass through the nasal cavity » (Tranel 1987:72). En plus, cette nasalisation d'une voyelle + consonne nasale est si subtile qu'elle est presque inaudible (Pope 1934:167). En français, par contre, elle s'entend généralement bien, et aux oreilles anglophones elle peut paraître étrange et même impressionnante. Palsgrave (1530:15) auteur anglais de la première grammaire du français, a remarqué dans cette grammaire la résonance nasale avec laquelle les Français parlaient, et l'a décrite de la manière suivante:

To be armonious in theyr spekyng, they use one thyng which none other nation dothe, but onely they, that is to say, they make a maner of modulation inwardly, for they forme certayne of theyr vowellles in theyr brest, and suffer nat the sounde of them to passe out by the mouthe, but to assende from the brest straight up to the palate of the mouth, and so by reflection yssueth the sounde of them by the nose.

Palsgrave pensait fautivement que la France était la seule nation ayant cette façon de parler.

Parmi les langues indo-européennes, le polonais possède deux voyelles nasales et le portugais en possède six (Straka 1979:501). Pourtant, par rapport à la plupart des langues, les voyelles nasales représentent, quand même, « une des particularités du phonétisme français » (Straka 1979:501). En d'autres langues, les voyelles orales qui sont influencées par les consonnes nasales et finissent par une résonance nasale (l'idée de la nasalisation universelle que Rea a suggérée) ne sont pas nécessairement des voyelles nasales puisqu'elles ne jouent pas un rôle distinctif, c'est-à-dire, ce ne sont pas des phonèmes. On appellera donc ces voyelles nasales non

phonémiques des voyelles ‘nasalisées’. Néanmoins en français, les voyelles nasales sont devenues distinctives ou phonémiques. Leur nasalité « permet de distinguer des mots par ailleurs identiques: *lin-lait, faim-fait, teinte-tête, Inde-aide, banc-bas, lent-las, pente-pâte, dompter-doter, longe-loge, etc.* » (Straka 1979:501-02). En plus, la nasalité permet souvent de distinguer entre le genre des adjectifs où le masculin possède une voyelle nasale, [ṽ], et que le féminin possède une voyelle orale suivie d’une consonne nasale, [vN]: *bon-bonne, ancien-ancienne, brun-brune, etc.* Avec cette alternance, [ṽ]~[vN], on peut aussi distinguer entre le singulier et le pluriel du présent indicatif de beaucoup de verbes en français à la troisième personne: *il vient – ils viennent, il prend – ils prennent, elle craint – elles craignent, etc.* (Tranel 1987:71). Evidemment, la nasalité joue un rôle fonctionnel dans la langue française.

Si l’acte de rendre une voyelle nasalisée devant une consonne nasale est si naturel et universel, comme certains linguistes osent suggérer, pourquoi est-ce que les étudiants du français ont du mal à bien prononcer les voyelles nasales ? Pour ceux dont la langue maternelle n’est pas une des langues qui possèdent des voyelles nasales distinctives, la maîtrise de cette particularité française ne vient pas sans difficulté. Pour bien produire une voyelle nasale, il faut abaisser le palais mou pour que l’air soit expulsé par le nez (Valdman 1993:111), et en prononçant une telle voyelle, « on ressent une tension à la racine du voile du palais et dans ses environs » (Denkinger 1945:362-63). En anglais, les voyelles qui sont complètement nasalisées n’existent pas. Elles sont partiellement nasalisées devant les consonnes nasales, /m/, /n/, /ŋ/, ce qui veut dire que les Anglophones n’abaissent pas le voile du palais autant que les Français en anticipation de ces consonnes. Comme résultat, il y a moins d’air qui passe par le nez et la nasalisation est beaucoup moins forte qu’en français. Dans ce sens, il y a une différence d’inventaire entre le français et l’anglais en ce qui concerne les voyelles nasales. Delattre (1965:106) remarque que

les étudiants anglophones n'ont pas de peine à nasaliser les voyelles, mais ils ont quand même du mal « quand il s'agit de produire leur timbre exact, de distinguer clairement entre les quatre timbres. » Il suggère que ceci est dû au timbre plus vague et moins bien différencié des voyelles nasales. C'est aussi parce que les voyelles nasales ne 'correspondent' pas à des voyelles orales. Delattre (1965:106-07) ajoute que « les vrais problèmes pédagogiques ne viennent pas du timbre des voyelles mais de l'interférence des habitudes américaines de diffusion de nasalité ». A cet égard, et aussi d'une façon un peu paradoxale, une des grandes difficultés pour les anglophones n'est pas vraiment de produire les voyelles nasales, mais plutôt de les éviter quand il ne faut pas les prononcer dans les circonstances où l'anglais y invite (Tranel 1987:72 ; Denkinger 1945:363). En français, les voyelles sont dénasalisées devant les consonnes nasales intervocaliques ; pourtant, puisque la nasalisation vocalique est liée à la présence d'une consonne nasale en anglais, les anglophones ont tendance à nasaliser la voyelle devant ces consonnes. Alors, ils risquent de prononcer le mot *certaine* comme */sɛrtɛ̃n/ au lieu de /sɛrtɛn/ et le mot *bonne* comme */bɔ̃n/ au lieu de /bɔn/. (L'astérisque indique une prononciation non standard.) Le contraire est aussi possible – puisque la nasalité d'une voyelle en anglais est due à la présence d'une consonne nasale. Les anglophones ont donc tendance à insérer la consonne nasale après une voyelle nasale en français. A cause de cette association naturelle, et aussi du fait que l'orthographe française marque la présence de la nasalité par une consonne nasale écrite, ils risquent de prononcer le /n/ dans le mot *pantalon*, comme */pãⁿtalɔ̃/ et non /pãtalɔ̃/ (Valdman 1993:120). Pour éviter cette prononciation non standard, Tranel (1987:73) explique qu'il faut synchroniser l'élévation du vélum avec la fin de l'articulation de la voyelle nasale. Pour s'entraîner à faire ceci, il suggère d'isoler la syllabe qui contient la voyelle nasale de l'autre syllabe, et puis de les séparer avec une petite pause avant de retourner à une vitesse normale: [tõ-

be] *tomber*, et [tã-te] *tenter*. Finalement, Denkinger (1945:365) mentionne un autre trait général à souligner aux apprenants anglophones: « on ne doit pas diphtonguer les nasales, pas plus que n’importe quelle autre voyelle française. » On a tendance à diphtonguer les voyelles nasalisées en anglais, mais on ne devrait pas laisser cette tendance influencer la production des voyelles nasales françaises. Sinon, il avertit, il va falloir s’engager en exercices « exécutés à la militaire » où on répète les voyelles nasales en série, « comme dans une ‘gamme’ à part. » Il est intéressant de noter que les ‘fautes’ que font les apprenants, comme les diphtongues et les insertions de la consonne nasale, reflètent la façon dont le français était prononcé autrefois dans une des étapes de l’ancien français. La nasalisation a été un processus qui a pris des siècles pour atteindre son statut actuel.

Dès qu’un étudiant anglophone aura bien compris la nasalisation française, – c’est-à-dire, quand il n’insérera plus la consonne nasale après une voyelle nasale et qu’il ne nasalise plus une voyelle qui devrait être dénasalisée – il se trouvera face aux exceptions et aux variations régionales qui existent dans ce domaine. Par exemple, suivant la règle de la dénasalisation, on prononce *ennemi* avec la voyelle orale [ɛ] puisque la consonne se trouve en position intervocalique. Mais on prononce les mots *ennui* et *enivrer* avec la voyelle nasale [ã] même si la consonne se trouve aussi en position intervocalique. Egalement, on prononce *bon ami* avec la voyelle orale [ɔ], mais *mon ami* avec la voyelle nasale [õ]. Et pour rendre l’étudiant même plus perplexe, il en existe des variations selon la région française et francophone. Alors, avec une connaissance plus profonde de l’évolution des voyelles nasales, les apprenants du français comprendront mieux la prononciation de ces voyelles, surtout quand il y a un écart entre l’orthographe et la prononciation. Dans cette étude, je vais discuter l’origine et l’évolution des voyelles nasales françaises. Je vais aussi discuter les variations régionales qui existent dans ce

domaine avec une emphase sur les différences de la dénasalisation des voyelles. Le but surtout est de montrer pourquoi il y a ces différences en espérant de rendre ce processus linguistique plus clair aux yeux des apprenants.

CHAPITRE 2

L'ORIGINE ET L'ÉVOLUTION DES VOYELLES NASALES PENDANT L'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Louis de Courcillon, Abbé de Dangeau (1643-1723), un des premiers grands phonéticiens français, était le premier à employer le terme « voyelles nasales » :

Je les nommerai voyèles sourdes, je pourrois les apeler voyèles Esclavones, puisque les peuples qui se servent de cète langue come les Polonais, les Bohèmiens, etc. ont des caractères particuliers pour les exprimer. On pourroit aussi les nomer voyèles nazales, puisque le nés a quelque part à leur prononciation, et si vous voulés l'examiner soigneusement, vous vèrés que quand vous les pronocés il se fait quelque petit mouvement dans votre nés (cité par Coseriu 1994:14-5).

Evidemment, Louis de Courcillon a remarqué quelque chose de différent dans la prononciation de ces voyelles. Pourtant, si la nasalisation est bien naturelle et universelle comme proposent beaucoup de linguistes, pourquoi est-ce qu'on n'aperçoit pas de 'petit mouvement' à travers le nez chez les locuteurs de chaque langue qui possède des consonnes nasales ? Si les consonnes nasales exercent naturellement leur action assimilatrice sur la voyelle précédente, pourquoi ces langues sont-elles dépourvues de voyelles nasales phonémiques? Que s'est-il arrivé de différent en français pour que la nasalisation progresse au point de jouer un rôle distinctif ? Qu'est-ce qui justifie l'emploi du terme 'voyelle nasale' en français ? En termes articulatoires, tout ce que ces voyelles exigent est l'abaissement incomplet du voile du palais ; alors, théoriquement, chaque voyelle orale peut avoir une homologue nasale (Straka 1979:508). Pourtant, ce n'est pas le cas. La série vocalique nasale n'est complète dans aucune des langues qui connaissent des voyelles nasales. C'est-à-dire, pour les douze voyelles orales qui existent en français, il n'y a pas douze

voyelles nasales correspondantes. Pourquoi pas ? Pourquoi les voyelles nasales ne seraient-elles pas des voyelles primitives ? Si les voyelles nasales n'existaient pas en latin, comment et pourquoi sont-elles entrées dans le système phonétique français ? Dans ce chapitre, je vais tenter de répondre à ces questions en discutant ce qui a été proposé par des linguistes historiques en ce qui concerne les voies cheminées par les voyelles nasales dans l'histoire de la langue française.

Les causes possibles: Les phonologues structuralistes attribuent la nasalisation des voyelles françaises « au besoin de conserver les oppositions telles que *lait – lin, fait – faim, bas – ban(c), pope – pompe*, etc., lors de l'affaiblissement et de la disparition des consonnes nasales à la fin des syllabes » (Straka 1979:521). Pourtant, cette 'explication' ne mentionne aucun raisonnement pourquoi cet affaiblissement de la consonne nasale a eu lieu. Alors, ce n'est pas vraiment une cause de nasalisation, mais plutôt une conséquence. Durand (1953:33) propose que ces voyelles « sont dues à l'action assimilatrice d'une consonne nasale suivante (*bonus > bon*): le voile du palais s'abaîsserait par anticipation, dès le domaine de la voyelle, ce qui produirait une nasale. »

Straka (1979:529) continue avec cette idée en proposant une explication scientifique:

Une mauvaise coordination des mouvements articulatoires provient d'un manque de précision articulatoire. Or, les défauts de ce genre viennent de ce que les organes de la parole ne répondent qu'imparfaitement aux impulsions des centres nerveux, et ces imperfections des réponses des muscles articulatoires sont directement liées à l'affaiblissement neuro-musculaire plus ou moins prononcé de l'organisme... La faiblesse de l'occlusion vélo-pharyngale qui est une condition évidente de l'abaîssement prématuré du voile du palais, est, le plus souvent, un signe de fatigue passagère, ou de faiblesse générale de constitution.

L'assimilation peut être progressive où le voile du palais reste abaîssé trop longtemps et l'effet de la nasalisation est transféré à la voyelle qui suit ; le mot portugais, *mãe*, en est un exemple – la voyelle est influencée par le trait nasal de la consonne initiale (Straka 1979:525). Par contre, l'assimilation régressive, où le voile s'abaîsse trop tôt par anticipation de la consonne nasale

suivante, est beaucoup plus fréquente. Selon Straka (1979:526), c'est cette assimilation qui « a donné naissance à la plupart des voyelles nasales portugaises, aux voyelles nasales du slave commun et à toutes les voyelles nasales du français ».

Pour Rochet (1976:20), par contre, ce 'manque de précision articulatoire' ne constitue pas une cause suffisante pour la nasalisation française. Bien que les caractéristiques physiologiques jouent sans doute un rôle dans l'évolution linguistique, « the statement that the physiological weakness of the speech organs can induce language change is purely speculative and has in no way been substantiated » (Rochet 1976:20). Pour soutenir cette idée, explique-t-il, il faut considérer les facteurs du contexte social qui ont causé un seul groupe de locuteurs de servir comme modèle linguistique aux autres. Rochet propose la possibilité d'un substrat celtique pour expliquer ce phénomène. Il base ses idées sur celles des linguistes comme Meyer-Lübke (1923:213-14): « ...les voyelles nasales ne se rencontrent que sur des territoires qu'ont occupés des populations celtiques...Il est par suite admissible que, du moins dans ses commencements, les nasalisation reposent sur des fondements celtiques », et Bourciez (1967:297): « Elle [la nasalisation] provient peut-être, dans ses lointaines origines, d'habitudes de prononciation propres aux Celtes... » ; Rochet (1976:23-4) présente aussi l'autre côté du débat, suggérant qu'il n'y a pas de vraie preuve que le celtique ait jamais possédé de voyelles nasales. Puisque le celtique avait plus ou moins disparu en Gaule à partir du 5^e siècle et que les voyelles nasales n'ont pas atteint leur statut phonémique avant le 16^e siècle, on se trouve sceptique de la possibilité d'une influence du substrat. En revanche, les voyelles nasales non phonémiques existaient pendant cette période, et il n'y a pas de preuve que la nasalité ne fût pas une caractéristique du gallo-romain même au 5^e siècle. De toute façon, il faudrait une étude plus

compréhensive du contact entre les deux langues et du contexte social pour soutenir une telle hypothèse.

Les étapes: Il est généralement accepté par des linguistes historiques qu'il y avait trois étapes majeures dans l'évolution des voyelles nasales en français standard ; ces étapes correspondent, plus ou moins, aux trois phases principales de l'histoire de la langue française – l'ancien français (qui date de l'apparence du premier texte écrit en français au 9^e siècle et persiste jusqu'au 13^e siècle), le français moyen (14^e au 16^e siècles), et le français moderne (17^e jusqu'à aujourd'hui). En ancien français, les voyelles nasales existaient partout devant une consonne nasale. Pourtant, le français n'a pas toujours connu le même nombre de voyelles nasales parce que pendant longtemps, il y avait aussi des diphtongues nasales. L'état actuel des voyelles nasales ne s'est stabilisé qu'au début du 17^e siècle (Straka 1979:504-5). Voici une ébauche générale des trois étapes:

1. pendant la période de l'ancien français, on constate la nasalisation graduelle allophonique devant les consonnes nasales, /n/, /m/, et /ɲ/, en position intervocalique, finale, ou devant une consonne orale. La voyelle est nasalisée sous l'effet de la consonne nasale qui la suit, mais cette consonne est toujours prononcée. Je vais représenter ce phénomène par [ṽN] où N est n'importe quelle consonne nasale.

$$v + N > [ṽN]$$

2. on assiste à l'amuïssement de la consonne nasale pendant la période du français moyen. Ici, la voyelle est complètement nasalisée, représentée par le symbole ~, et la consonne nasale s'est éventuellement perdue.

$$[\tilde{v}N] > \tilde{v} \quad ; \quad [\tilde{v}N] + C > [\tilde{v}C]$$

Aussi pendant cette période moyenne, les voyelles nasales suivies par une consonne nasale intervocalique se dénasalisent.

$$[\tilde{v}N] + v > v + N + v$$

3. finalement en français moderne, le /ə/ final ne se prononce plus après une consonne nasale intervocalique.

$$v + N + /ə/ > v + N$$

Par exemple, le mot *bonne* a évolué de la façon suivante: [bona] > [bõnə] > [bõnə] > [bõnə] > [bõn] ; et le mot *bon*: [bon] > [bõn] > [bõⁿ] > [bõ] (Tranel 1987:74 ; Morin 1994:27). J'hésite à employer le terme 'étape' parce que cela simplifie trop la complexité de ce processus. La formation de ces voyelles n'a pas de frontières nettes ; il est problématique de considérer qu'il y avait un début et une fin à cette évolution. Même aujourd'hui, les voyelles nasales continuent à évoluer et à changer. Cela se voit dans le fait que depuis leur formation, il y a eu une diminution progressive de la qualité distincte des voyelles nasales à cause de leur neutralisation. Alors, je ne veux pas suggérer par le terme 'étape' que les voyelles nasales n'aient pas subi une évolution continue. Mais dans cette évolution on peut identifier certains moments où on passe d'une prononciation à une autre.

Etape 1: Les linguistes historiques ont un travail extrêmement difficile à faire— à partir d'une collection insuffisante de textes qui datent des périodes formatives du français, ils doivent deviner les différentes prononciations à travers les siècles, ce qui n'est pas toujours évident. Parmi les textes provenant de l'ancien français, « il n'y en a aucun qu'on puisse considérer comme une grammaire ou description linguistique » (Reenen 1985:37). En plus, les textes dont

nous disposons (des poèmes et des chansons de geste) contiennent des graphies et des versifications très diverses. Le linguiste est obligé de déterminer les corrélats linguistiques des différentes graphies, des rimes, et des assonances, et de déterminer « le cadre dialectal de ses données des points de vue synchronique et diachronique » (Reenen 1985:37). Alors, avec toute cette conjecture, il est normal d’avoir différentes interprétations de l’évolution historique.

Pourtant, le schéma des trois étapes représenté ci-dessus est généralement accepté par la plupart des linguistes. Ils croient que la nasalité vocalique a été un processus graduel introduit par étapes. Comme toute assimilation, « une voyelle ne se nasalise jamais tout entière d’un seul coup » (Straka 1979:526) – c’est seulement avec le temps que la nasalité atteint le degré nécessaire pour être aperçue à l’oreille. Ce processus a commencé par la voyelle la plus ouverte /a/ au 10^e siècle, suivie par /e/ et les autres voyelles mi-ouvertes et mi-fermées aux 11^e et 12^e siècles, et par les voyelles fermées /i/ et /u/ au 13^e siècle (Einhorn 1974:9 ; Ruhlen 1979:324 ; Ewert 1961:39 ; Kibler 1984:95 ; Matte 1984:15 ; Pope 1934:169 ; Van Hoescke 1994:204 ; Delvaux 1999:3). Voici ces changements et les dates approximatives que ces auteurs leur ont attribués:

- | | | | | | |
|----|----|---|----|---|------------------------------------|
| 1. | aN | > | ãN | ± | 1000 |
| 2. | eN | > | ẽN | ± | 1025 |
| 3. | oN | > | õN | ± | 1150 ou un peu plus tard |
| 4. | iN | > | ĩN | ± | 1250 ou plus tard |
| 5. | uN | > | ũN | ± | 1250 ou plus tard (Reenen 1985:39) |

Alors, au début du français moyen, toutes les voyelles étaient nasalisées devant les consonnes nasales (Pope 1934:169). La raison pour laquelle les voyelles ouvertes ont commencé ce processus est que les voyelles ne se nasalisent pas toutes avec la même facilité. Combinant l’acte de baisser le palais mou avec l’acte d’ouvrir le passage du nez, les voyelles ouvertes

exigent le moindre mouvement par rapport aux autres voyelles (Pope 1934:168). L'élévation du voile du palais et la fermeture de la voie nasale ne sont pas les mêmes pour toutes les voyelles:

...le voile du palais s'abaisse-t-il, par anticipation, devant une consonne nasale, plus facilement lors de l'articulation d'une voyelle ouverte et plus difficilement lors de celle d'une voyelle fermée, et les voyelles se nasalisent d'autant plus aisément et rapidement qu'elles sont ouvertes (Straka 1979:513).

Alors, de cette manière, les voyelles fermées étaient les dernières à nasaliser, et selon quelques linguistes, elles n'étaient jamais complètement nasalisées, au moins, pas avec cette articulation fermée (Ewert 1961:39). Kibler (1984:95) renforce cette idée en disant, « /i/ and /u/ were only incompletely nasalized in Old French. » Puis, il continue pour inclure toutes les voyelles de cette époque-là, « It is perhaps more correct to speak of 'nasalized' vowels in Old French than of 'nasal' vowels, for the nasalizing consonant was never completely assimilated by the vowel during the Old French period » (Kibler 1984:95). Même si les voyelles fermées étaient complètement nasalisées, l'oreille a du mal à percevoir la nasalité quand la durée de la voyelle n'est pas suffisante, car les voyelles fermées sont beaucoup plus brèves que les voyelles ouvertes (Straka 1979:513).

Grâce aux poèmes hagiographiques du 9^e au 11^e siècle et aux chansons de geste des 12^e et 13^e siècles, on arrive à reconstruire, quoique partiellement, la phonologie de l'ancien français. Ces deux formes d'écriture jouaient beaucoup avec l'assonance, ce qui permet aux linguistes de voir comment les poètes et les jongleurs traitaient les voyelles. L'assonance consiste « dans l'identité de la voyelle tonique qui termine le mot par lequel s'achève le vers » (Reenen 1985:38). Cela veut dire que les autres sons qui précèdent ou qui suivent la voyelle tonique n'ont aucun rapport avec l'assonance. Dans les trois premiers poèmes existants, *La Séquence de Sainte Eulalie* qui date de la fin du 9^e siècle, *La Vie de Saint Léger* du 10^e siècle, et *La Vie de Saint Alexis* du 11^e siècle, [aN] n'est jamais rimé avec [aC], ce qui suggère que ces deux /a/

étaient assez différents pour ne pas constituer une assonance. Il y a évidemment une sorte de distorsion dans le comportement de cette voyelle au contact d'une consonne nasale. On trouve les mêmes résultats avec la voyelle /e/ aussi: [eN] n'assone pas avec [eC]. En revanche, il paraît que les poètes n'ont pas ressenti de différence entre [iN] et [iC] ou [oN] et [oC] parce que ces voyelles sont trouvées en assonance en dépit de la consonne qui suit. Rochet (1976:67) propose, cependant, qu'il y aurait un traitement un peu différent de [oN] et [oC] dans *La Vie de Saint Alexis*. Dans quelques strophes, [oN] et [oC] (et aussi parfois [uC] à cause de son articulation semblable) se présentent ensemble. Par exemple, les vers dans la strophe XLIV (vers 215-220) se terminent par les mots suivants: *hom, maison, grabatum, dolor, amur*. Les voyelles qui sont en assonance sont marquées en caractères gras. Mais dans la strophe XLIII (vers 211-215), on trouve seulement [oN] (ou [uN]): *Rome, cointe, acuntret, humes, numet* (67). Cela suggère que la nasalisation commence peu à peu à changer le timbre de la voyelle /o/ au 11^e siècle.

Pourtant, dans les chansons de geste des 12^e et 13^e siècles, il y a des cas où [aN] est bien en assonance avec [aC] (Ruhlen 1979:327). Dans *La Chanson de Roland*, une chanson de geste de 4002 vers, il y a 17 cas d'assonance entre [aN] et [aC]. Par exemple, dans la strophe LXVII, les mots *reregarde, marche, et chevalchet* sont en assonance avec *dutance, France, cuntenance, et pesance*. En même temps, il y a un grand nombre de strophes où [aN] n'est jamais en assonance avec [aC]. Alors, comment expliquer ce mélange sporadique de [aN] et [aC], si on eût déjà bien établi depuis quelques siècles une distinction entre les deux ? Parmi les linguistes, il y a deux interprétations de ces 'fausses assonances', comme on les appelle (Ruhlen 1979:327). Il y a ceux qui croient que l'assonance était toujours exacte et que ces 'fausses assonances' étaient tout simplement des erreurs de la part des jongleurs. Puis, il y a ceux qui croient que l'assonance était approximative et que les jongleurs avaient un peu plus de liberté que les poètes des poèmes

hagiographiques (Ruhlen 1979:327). Après tout, l'assonance représente une sorte de versification primitive et moins stricte que ce qu'on trouvera dans les poèmes rimés des siècles suivants. Le fait qu'il y a ce mélange sporadique de [aN] et [aC] montre dans la voyelle suivie d'une consonne nasale la présence d'une nasalité, qui devrait alors être écrite comme [ãN], et une absence dans la voyelle suivie d'une consonne orale ; mais il montre aussi qu'à cette époque, la consonne nasale n'a pas encore radicalement changé le timbre de la voyelle précédente (Ruhlen 1979:328).

Il est intéressant de noter, par contre, que [eC] et [eN] ne se trouvent jamais dans la même strophe ; il n'y a jamais de 'fausse assonance' entre ces deux voyelles dans les poèmes hagiographiques ou les chansons de geste (Rochet 1976:72). Cela montre qu'il n'y avait pas de variante de [eN] qui ressemblait à [eC]. Ruhlen (1979:328) suggère, qu'à cette époque, [eC] était phonétiquement [eC], tandis que [eN] était [ɛN] ou même [æN]. La plupart des linguistes attribuent cet effet graduel de la nasalisation à ce qu'on appelle la 'loi d'aperture', ou la 'thèse de l'ouverture'. Selon cette loi phonétique générale, toute voyelle tend à s'ouvrir. Sous l'influence des consonnes nasales, le point d'articulation de la voyelle précédente change (Ewert 1961:40). Il est vrai que « les voyelles nasales sont sensiblement plus ouvertes que les voyelles ouvertes de la série orale ; ... le timbre caractéristique des voyelles nasales est plus grave que celui des voyelles orales » (Straka 1979:503). Straka (1979:504) soutient son affirmation avec une explication physiologique:

Etant donné que l'air phonatoire s'écoule à la fois par la bouche et par le nez, il en passe par le canal buccal moins que pour les voyelles orales et il s'ensuit une diminution de la pression d'air dans la cavité buccale ; aussi les muscles articulatoires (dont ceux de la langue) réagissent-ils moins: ils se tendent moins, la langue elle-même s'abaisse et le résonateur buccal, moins tendu, augmente de volume.

Comme les textes de l'ancien français le montrent, la voyelle ouverte /a/ était la première à se nasaliser puisque les voyelles de grande aperture sont plus susceptibles à la nasalisation et, dès qu'elles sont nasalisées, elles sont aussi plus perceptibles à l'oreille. Selon Van Hoecke (1994:203), « la nasalisation de la consonne rend la voyelle différente en lui donnant une résonance nasale et pourrait donc empêcher l'association avec la voyelle orale correspondante. » Les textes de l'ancien français montrent aussi le début de ce changement de timbre des voyelles nasales, provoqué par cette nouvelle aperture. Dans les chansons de geste du 12^e siècle, [ɛ̃N] commence à se confondre avec [ãN]. Le fait que [ɛN] se trouve en assonance avec [aN] dans 18 strophes dans *La Chanson de Roland* soutient la représentation phonétique [æN] de Ruhlen. Par exemple, dans la strophe LXXXV (vers 1070-1081), on trouve *olifan, passant, Franc, Rollant, vivant, cornant, grant*, et *guarant* en assonance avec *parent, cenz, sanglent*, et *vassalment*. Puisque avant les chansons de geste « les mots en [ɛN] et [aN] n'étaient jamais associés dans la même laisse ou strophe, comme l'indique en particulier le poème religieux *La Vie de Saint Alexis* » (Rochet 1971:187), on peut déduire que cette fusion était un effet graduel de la nasalisation sur le timbre des voyelles. Eventuellement, pendant la période du français moyen, la voyelle /a/+N se vélarise en [ãN], une voyelle plus ouverte, possiblement pour se différencier de [ɛ̃N], et à cause de cela on voit plus tard cette confusion entre /ã/ et /õ/ plus fréquemment, surtout dans le langage populaire des 16^e et 17^e siècles (Ewert 1961:63). Le rapprochement de [ɛ̃N] à [ãN] et éventuellement à [ãN] se montre même aujourd'hui avec la prononciation identique des voyelles dans les mots *vent* et *grand* (Ruhlen 1979:324; Tranel 1987:74). En suivant ce modèle, /i/ + N s'ouvre en [ɛ̃N], /o/ + N en [õN], (comme nous avons vu avec l'exemple du mot *bonne*), /y/ + N en [œ̃N] (Van Hoecke 1994:197), et /u/ + N devient [õN] vers

la fin de l'époque de l'ancien français (Pope 1934:171). Dans un texte qui date de la fin du 13^e siècle, on trouve l'orthographe *vainrent* pour *vinrent*, ce qui reflète la prononciation ouverte de [iN]. Au 16^e siècle, dans un document qui date de 1548, on trouve les orthographe *heumble*, *heumblement*, *empreunte*, et *eung*, suggérant la variante ouverte de [yN] (Rochet 1976:91). Ce changement graduel de timbre correspond directement à la nasalisation progressive des voyelles. Pour résumer, la loi générale de l'ouverture des voyelles suivies par les consonnes nasales est:

La différence d'aperture entre les voyelles nasales et orales reflète une loi phonétique générale, importante pour l'appréciation des modifications des voyelles nasales dans l'histoire du français. Une voyelle nasale est toujours plus ouverte que la voyelle orale correspondante, et dès qu'une voyelle se nasalise, elle tend à s'ouvrir (Van Hoeske 1994:197).

/a/ + N > ãN, ANNUS > <i>an</i>	vs.	/a/ + C > aC, ARBOR > <i>arbre</i>
/e/ + N > ãN, VENTUS > <i>vent</i>	vs.	/e/ + C > εC, FERRUM > <i>fer</i>
/i/ + N > ĩN, VINUM > <i>vin</i>	vs.	/i/ + C > iC, RIPA > <i>rive</i>
/o/ + N > ɔ̃N, BONAM > <i>bonne</i>	vs.	/o/ + C > oC, COSTA > <i>côte</i>
/y/ + N > œ̃N, UNUS > /yn/ > <i>un</i>	vs.	/y/ + C > yC, DURUM > <i>dur</i>
/u/ + N > õN, UNDA > <i>onde</i>	vs.	/u/ + C > uC, CULTELLUS > <i>couteau</i>

Cette 'loi' clarifie un peu la curiosité de l'orthographe française ; elle peut parfois servir de raison pour laquelle l'orthographe ne correspond pas toujours à la prononciation en français. Par exemple, *jungle* est prononcé [ʒɔ̃gl] et acupuncture [akypõktyr], (Tranel 1987:68). Quelques mots anglais dérivés du français montrent dans leur orthographe la tendance ouverte de [ãN]: *jaunty*, qui vient de *gentil* ; *launch*, de *lance* ; *paunch*, de *pance* ; *taunt*, de *tenter* ; *haunt*, de *hanter*, etc. Beaucoup de ces mots anglais font partie des doublets où les mots avec /ã/ vélaire

représentent la forme vernaculaire, et les autres représentent la forme standard: *jaunty / gentle ; launch / lance ; taunt / tempt* (Bennett 1992:142-5).

Malgré l'accord de la majorité des linguistes, il y a quand même quelques-uns qui ne sont pas d'accord avec ce qui est généralement accepté en ce qui concerne l'évolution des voyelles nasales en français. Selon Matte (1984:15),

Il est peu de théories de fondement moins solide, mais qui néanmoins aient persisté plus longtemps que celle des voyelles nasales, telle qu'on le trouve dans la plupart des manuels de phonétique historique. Malgré les données scientifiques et historiques avec lesquelles elle est en flagrant désaccord, on continue à la répéter avec obstination.

Un des ses grands arguments est que la date générale où la nasalisation commence à se produire devrait être plus tôt qu'on ne le pense. Il croit qu'à la fin du 6^e siècle, toutes les voyelles atones avaient déjà été centralisées, la plupart se perdant ou devenant /ə/. Cela veut dire que l'articulation était déjà relâchée, une tendance qui accompagne la nasalisation. Il déduit, alors, que:

c'est en gallo-roman et non en ancien français que les modes relâché et décroissant étaient les plus grands générateurs de changements phonétiques analogues à la nasalisation. Au 7^e siècle, l'anticipation consonantique était la règle, parce que la syllabation décroissante était à son comble. Comment croire alors que les voyelles de cette époque aient pu rester orales devant une nasale subséquente, et pourquoi la nasalisation aurait-elle attendu trois siècles pour se dessiner, et trois de plus pour se généraliser ? (Matte 1984:20).

Dans son article, Straka (1979:509) résume les arguments de Lote (1944) qui croyait pouvoir faire remonter la nasalisation des voyelles jusqu'au latin classique:

Dès le latin classique, comme plus tard sur des inscriptions, on constate des substitutions de *n* à *m* devant consonne, et inversement, et on trouve même des cas où la consonne nasale en position implosive n'est pas notée. Or, selon Lote, ces faits qui prouvent évidemment l'amuïssement des consonnes nasales implosives, ne peuvent s'expliquer que par la nasalisation chronologiquement antérieure de la voyelle précédente. La nasalité se serait maintenue jusqu'à l'époque littéraire française, et si, au début, les voyelles nasales assont avec les voyelles orales, Lote explique ce fait en supposant que les assonances étaient basées sur le timbre buccal qui aurait été, d'abord, le même pour

les deux séries de voyelles ; les voyelles nasales n'auraient cessé d'assoner avec les voyelles orales qu'à la suite du changement de leur timbre (Straka 1979:509)

Straka réfute cette théorie pourtant disant que si c'est vrai, elle n'explique pas le fait que parmi les langues romanes, toutes évoluées du latin, seulement le français et le portugais possèdent des voyelles nasales. Puis, il attribue la chute des /m/ et /n/ en latin non à la nasalisation de la voyelle précédente, mais à la tendance à amuïr ces consonnes en tant que consonnes implosives (Straka 1979:509).

D'autres linguistes, comme Lote (1944), Rochet (1976), Matte (1984), et Reenen (1985), sont persuadés que la nasalisation des voyelles a eu lieu simultanément et non pas progressivement, frappant à la fois toutes les voyelles suivies de consonne nasale. Ils constatent que selon la théorie traditionnelle, on ne fait pas la distinction entre le trait nasal et le timbre de la voyelle. On devrait, par contre, les considérer comme deux phénomènes indépendants – la tendance à l'anticipation a affecté toutes les voyelles à la fois quel que soit leur timbre (Rochet 1976:53). C'est le changement du timbre qui a eu lieu par étapes, pas la nasalisation. Les défenseurs d'une nasalisation simultanée croient que « l'examen des assonances tel qu'il a toujours été conçu part de la fausse prémisse que la nasalisation d'une voyelle rendrait celle-ci tellement différente de la voyelle orale correspondante qu'elle empêcherait l'assonance » (Van Hoeske 1994:204). C'est seulement quand la voyelle nasalisée s'ouvre et qu'elle change d'aperture que l'assonance deviendrait impossible. Or, il y a des voyelles qui permettent l'assonance avec n'importe quelle consonne suivante (comme *i*, *u*, et *o*) et d'autres qui ne la permettent pas si l'une est suivie d'une consonne nasale et l'autre d'une consonne orale (comme *e* et *a*) (Van Hoeske 1994:205).

Peut-être le plus grand débat parmi les linguistes est celui qui concerne la loi d'aperture. Il y a quelques phénomènes dans l'évolution des voyelles nasales qui ne suivent pas tout à fait

cette ‘loi universelle’. Par exemple, les caractéristiques phonétiques de [oN] la mettent en doute. Il semble que très tôt dans l’évolution du français, la consonne nasale ait eu une influence fermante sur la voyelle /o/. Selon Pope (1934:171), l’évolution du /o/ gallo-romain est la suivante:

$$/o/ + N > /u/ + N > \tilde{u} > \tilde{o}$$

Comme résultat de cette fermeture, la prononciation de [oN] aurait été proche de celle de [ũ], comme on l’a vu dans *La Vie de Saint Alexis*. Ce phénomène se voit dans des graphies variées des mots tels que *sermun* / *sermon* et *raisun* / *raison*, trouvés dans la chanson de geste, *La Vie de Saint Thomas le martyr* (Rochet 1976:81), et aussi dans les graphies *un* pour *on* dans certains textes d’ancien français (Ruhlen 1979:334) et dans *spunte* et *sumpnus* des Gloses de Reichenau (Rochet 1976:80). On considère que cette prononciation [ũ] pour [oN] vient des provinces et est arrivée à l’Ile-de-France à cause des emprunts dialectaux (Rochet 1976:80). Alors, les grammairiens du 16^e siècle étaient divisés entre les ‘ouïstes’, ou ceux qui ont préféré la prononciation [u] pour les mots comme *chose*, *arroser*, et *fossé*, et les ‘non-ouïstes’, ou ceux qui ont insisté sur [o], ce qui était ‘correct’ étymologiquement (Ruhlen 1979:334). En réaction contre l’ouïisme, les ‘non-ouïstes’ ont joué un rôle important dans l’ouverture de [ũ] en [õ]:

Although variants of *oN* in *ou* seem to have been widely used, they became associated with the speech of the lower classes, as did the very closed pronunciation of *oN* ... The opposition of the learned classes and the grammarians to the pronunciation of *oN* in *ou* grows in the seventeenth century and denasalized *o*’s pronounced *ou* are denounced along with pure ‘ouïsmes’ (Ruhlen 1979:334).

Pourtant, cette variante moins prestigieuse était assez répandue pour produire le développement de la prononciation [u] au lieu de [õ] en certains mots français qui auraient autrement évolué différemment, tels que *escarboncle* > *escarboucle* et *convent* > *couvent* (Rochet 1976:82).

Un autre grand argument contre la loi d'aperture semble bien évident si on considère les autres langues ayant des voyelles nasales. Il y a environ 155 langues qui possèdent des voyelles nasales, et il n'y en a que sept (y compris le français) qui n'ont pas de voyelles nasales fermées (Ruhlen 1979:332). En fait, parmi ces 148 langues qui en ont, il y a des langues romanes dont les voyelles nasales ont subi une évolution fermante. Certaines des voyelles nasales en portugais, français canadien, gascon (ce qui pourrait expliquer la prononciation dialectale de [oN] comme [ũ]), et divers patois ont subi un processus de fermeture au cours de leur évolution, (Rochet 1971:186). En français canadien, les voyelles nasales sont beaucoup plus fermées que celles du français général. En portugais, les voyelles nasales fermées existent, comme dans les mots *fim* [fĩ] et *um* [ũ], les voyelles /ẽ/ et /õ/ sont toujours fermées, et l'aperture de /ã/ se rapproche de celle de /ẽ/ français (Matte 1984:21 ; Rochet 1976:48). En fait, cette influence fermante des consonnes commune à la plupart des langues avec des voyelles nasales est un phénomène bien connu. Avant que les voyelles qui précèdent les consonnes nasales ne se nasalisent, elles « se ferment assez fréquemment devant une consonne nasale, surtout implosive, mais aussi parfois intervocalique » (Straka 1979:505). On attribue cette tendance à une articulation plus faible, par rapport aux consonnes orales correspondantes, où il s'agit d'une sorte de compensation ou d'équilibre de tension musculaire (Straka 1979:505). Dans certains patois lorrains, on observe cette tendance inverse, car on dit /kɔʒi/ *cousin* avec un /i/ nasal fermé, mais /kɔʒɛn/ *cousine* avec un /ɛ/ oral ouvert. En plus, dans certains patois d'oïl, on voit une nasalisation progressive, où la consonne nasale influence la voyelle qui suit, comme avec *ami* qui se prononce /amẽ/. On a même signalé quelques cas de nasalisations « spontanées » comme avec *jusque* qui se prononce /ʒɔẽskə/ et *cesser*, /sẽse/ (Van Hoescke 1994:198-9). Donc, avec tous ces

faits, comment justifier la proposition que la loi d'aperture soit une tendance universelle ?

Evidemment, il serait impossible d'avoir une règle qu'on puisse appliquer à toutes les langues pour toutes les situations - il y a trop de variation. Alors, à cet égard au moins, on devrait dire que la loi d'aperture est une tendance et non pas une règle.

Alors, qu'est-ce qui s'est passé en français pour le différencier de toutes ces autres langues en ce qui concerne la fermeture des voyelles nasales ? Delvaux (1999:8) résume bien l'explication articulatoire, unique du français, proposée par Delattre (1968):

lors de l'articulation des voyelles nasales, la langue se masse à l'arrière de la bouche et fait naître une constriction, un resserrement du canal, au niveau du pharynx, ce qui a pour effet de répartir les cavités supra-glottiques en trois résonateurs, et non plus en deux. Deux de ces trois résonateurs sont inversés et annulent leurs effets: la cavité vélique créée par l'abaissement du voile du palais ne vient plus simplement agrandir la cavité pharyngale et modifier sa bande passante, mais y est opposée par le resserrement de la langue entre ces deux zones de l'appareil phonateur.

D'après lui, les langues dont les voyelles nasales se ferment nasalisent leurs voyelles par simple abaissement du voile, tandis que le français y adjoigne l'ajustement volumique des cavités supra-glottiques. C'est cette double action articulatoire du français qui ne permet pas de fermeture.

Pour résumer cette première étape de la formation des voyelles nasales en français, toutes les voyelles de l'ancien français étaient nasalisées devant une consonne nasale quelle que soit la position de celle-ci – c'est-à-dire la consonne pourrait être finale, suivie par une autre consonne, ou suivie par une voyelle. Il y a tout de suite une réduction du système vocalique nasal à cause des neutralisations entre [ɛ̃] et [ẽ], et [ɔ̃] et [õ] (Sampson 2002:131), ce qui donne un total de cinq voyelles nasales (si on ne compte pas les diphtongues): [ã], [ẽ], [õ], [ũ], et [ĩ], dont les trois dernières n'ont probablement pas encore atteint le statut phonémique à ce point-là. Puis, vers la fin de cette période, [ẽ] se combine avec [ã], comme on a vu dans les chansons de geste, ce qui réduit le système encore plus: [ã], [õ], [ũ] (ou [ỹ]), et [ĩ] (qui ne s'est pas encore ouverte en [ɛ̃]).

Etape 2: Au début de la période du français moyen, on commence à voir l'amuïssement de la consonne nasale en position finale ou suivie d'une autre consonne orale. Dans ses deux positions, elle était partiellement assimilée à la voyelle précédente en la nasalisant. Selon les grammairiens, le processus de cette perte prit fin vers la fin du 16^e siècle pendant la période du français moyen (Ruhlen 1979:325). Morin (1994:34) croit qu'il vaut mieux parler de l'amuïssement de la consonne nasale comme une sorte de fusion – cela empêche l'idée problématique des étapes définies aux frontières nettes. « Plutôt que de parler d'amuïssement de la nasale implosive, on pourrait décrire le changement comme une fusion de la voyelle avec la nasale suivante, combinant à la fois le timbre de la voyelle, la nasalité de la consonne et le poids prosodique de la suite *voyelle + consonne nasale*. » Straka (1979:518) attribue cette disparition de la consonne nasale après la voyelle nasale « à la tendance à éliminer une des deux articulations semblables se succédant immédiatement, autrement dit à une certaine influence différenciatrice de la voyelle nasale sur la consonne nasale subséquente, affaiblie par sa position implosive ou finale. » Un résultat de cette perte est l'allongement de la voyelle précédente, notamment /ã/ qui devient à cette époque son équivalent vélaire, /ã̃/. Pourtant, il est difficile de savoir exactement quand les consonnes nasales ont commencé à se perdre de la langue parlée, parce qu'à l'écrit, elles étaient toujours représentées. Nous savons que, à cause de cette assimilation ou fusion de la voyelle, la consonne nasale devient plus faible et susceptible aux changements. Alors, on peut se servir de la graphie variée pour reconstruire une datation possible. Dans quelques mots, /m/ devient /n/ et vice versa sous l'influence des sons qui l'entourent, et ce changement a été représenté dans l'orthographe: COMPUTARE > conter ; INVOLARE > embler. Cette confusion des lettres *n* et *m* montre l'aspect faible de la consonne

par rapport à la voyelle. Pourtant, ce n'est pas le cas pour tous les mots. Puisque le processus de nasalisation s'est produit progressivement, il y a des voyelles qui avaient déjà été nasalisées avant que la consonne ait subi des changements: COMES > comte (Ewert 1961:64). Il y a des linguistes qui ne sont pas tout à fait d'accord avec la date traditionnellement acceptée pour le début de l'amuïssement. D'après certains, la date de la perte de la consonne nasale devrait être avancée de quelques siècles. Reenen (1994:111) croit que les voyelles nasales non suivies d'une consonne nasale se présentent déjà dans l'ancien français du 13^e siècle, bien avant la date traditionnelle. Son argument est basé sur la graphie *ss* de l'ancien français, comme *pensser*, *conseil*, et *ensemble*. Dans la position intervocalique, /z/ était représenté avec un seul *s*, mais /s/ était écrit avec la notation *ss* pour enlever l'ambiguïté qui existait auparavant. Evidemment, le *ss*, comme dans *pensser*, représentait /s/ en position intervocalique ; il paraît, alors, que le *n* s'était déjà assimilée dans la voyelle précédente et avait donc commencé à se perdre. En plus, il y a des orthographe dans certains textes en ancien français qui affirment aussi l'hypothèse de Reenen (1994:111). Par exemple, on y a trouvé les orthographe *chanbre* et *chanp* où la lettre *n* sert simplement de représentation systématique marquant la nasalisation (Morin 1994:38). Malgré la date du commencement de l'amuïssement, on consent qu'au moins vers la fin du 16^e siècle, la consonne nasale s'est perdue. Selon des grammairiens des 16^e et 17^e siècles, comme Jacques Peletier du Mans, Henri Estienne, et Jean-Jacques Chifflet, qui sont normalement très conservateurs en ce qui concerne les changements linguistiques, « ... nous ne prononçons quasi point la lettre *n* apres une voyele, quand ele ét acompagnee d'une tierce lettre: Comme an ces moz *bons, sons, conte, condicion, confire*, e tous autres téz... » ; « les sons de *an, en, in, on, un*, sans prononcer l'*n*, seroient de vrayes voyelles si l'on eust inventé quelques lettres particulieres pour les signifier » (Rochet 1976:93-4). Alors, on peut conclure que c'est à ce point-là (ou plus tôt,

selon la voyelle) que toutes les voyelles nasalisées en ancien français sont devenues phonémiques. Puisque la consonne ne se prononce plus, c'est uniquement la voyelle qui joue le rôle distinctif.

La situation des consonnes nasales en position intervocalique est différente des autres cas parce que la consonne reste assez forte par rapport aux consonnes en position finale ou pré-consonantique. Pourtant, la voyelle précédente était quand même nasalisée. Alors, la consonne remplissait une sorte de double fonction, et pour cette raison, on a commencé à écrire les mots dans cette situation soit à l'aide d'un tilde, soit à l'aide d'une double consonne, *mm* et *nn*. La raison pour ce changement en graphie était d'éliminer toute possibilité de confusion en ce qui concerne la prononciation de la voyelle. La première consonne servait comme preuve de la nasalisation de la voyelle précédente ; la deuxième signalait la prononciation de la consonne (Ewert 1961:64; Pope 1934:168). Alors, dans les mots comme *femme*, *bonne*, et *sonner*, qui ont évolué respectivement des mots latins, FEMINA, BONAM, et SONARE, la première voyelle était certainement nasalisée à cette époque. Il faut quand même remarquer que ce redoublement de la consonne écrite ne s'observe pas dans des formes comme *lime* et *lune*. Il est possible que ces graphies soient influencées par certains grammairiens de l'époque qui condamnaient l'usage de la double consonne si ce n'était pas motivé par le latin. Par exemple, la double consonne du mot *somme* était justifiée par ces grammairiens parce qu'elle avait évolué naturellement du latin: SOMNUS > *somme* > *somme* ~ *sonne* (Morin 2002:96). Pourtant, dans les mots comme *bonne* et *donner*, les doubles consonnes n'ont pas de motivation latine.

Double consonne ou non, c'est pendant cette période du français moyen que les voyelles nasales commencent progressivement à se dénasaliser devant une consonne nasale intervocalique. Certains linguistes suggèrent que la perte de la consonne nasale aurait provoqué

ce phénomène de dénasalisation (Ruhlen 1979:325). D'autres disent que c'était le contraire. Mais, de toute façon, une aversion à la juxtaposition de deux sons nasaux s'était imposée, et quand il y avait une voyelle nasalisée en contact avec une consonne nasale prononcée (les consonnes intervocaliques), cette voyelle était dénasalisée par la levée graduelle du voile du palais. Cependant, il est difficile de savoir exactement quand la dénasalisation a commencé, comme c'est le cas avec beaucoup de phénomènes linguistiques, puisqu'on trouve de la variation dans les textes. De plus, il n'y a:

pas d'études systématiques sur la gémination graphique des nasales dans les textes de l'ancien et du moyen français et son interprétation phonétique. Il est intéressant de noter que ces géminées sont très rares dans la copie de Guiot de Chrestien de Troyes: *dame*, *fame* « femme », *come* « comme », *ome* « homme », sauf après une diphtongue: *sainne* / *seinne*, *moinne*, etc. ce qui laisserait croire que la dénasalisation s'y est déjà produite dans des contextes complètement différents de ceux qu'on observera plus tard (Morin 1992:18).

En général, la dénasalisation a commencé logiquement avec les dernières voyelles à se nasaliser, les voyelles fermées comme /i/ et /ũ/ qui, selon certains (Ewert 1961:39 ; Kibler 1984:95), n'étaient jamais vraiment nasalisées. Cela peut servir comme une autre explication pour l'orthographe des mots *lime* et *lune* – la période de nasalisation de ces mots aurait pu être trop brève pour entraîner un changement de graphie. Les dernières à ne plus être influencées par les consonnes nasales intervocaliques étaient /ã/ et /õ/, les plus ouvertes (Pope 1934:171). Dans les *Femmes Savantes* de Molière qui date de la fin du 17^e siècle, la servante, Martine, confond les mots *grammaire* et *grand-mère*, puisque la dénasalisation n'avait évidemment pas encore atteint le mot *grammaire*. Cela suggère que la dénasalisation de la voyelle ouverte /a/ ne s'est généralisée qu'au 18^e siècle (Van Hoecke 1994:206).

Puisque /ã/ était affecté le plus longtemps par la nasalisation, il est logique que le changement de qualité et de timbre que cette voyelle avait subi à cause de la nasalisation initiale

reste constant, même quand la voyelle redevient orale. C'est exactement pour cette raison que les mots comme *femme*, *couenne*, *solennel*, et les adverbes se terminant en *-ement* (comme *fréquemment*) se prononcent avec /a/:

FEMINA > [femnə] > [femə] > [fāmə] > [famə] > [fam]

Par contre, les voyelles nasales fermées, comme /ĩ/ et /ỹ/, ont regagné leur qualité vocalique originelle, /i/ et /y/, quand elles se sont dénasalisées. Les diphtongues nasalisées [aiN] et [eiN] se sont neutralisées vers la fin de l'ancien français, et puis la diphtongue neutralisée s'est ouverte en [ēi] sous l'influence de la consonne. Au 16^e siècle, elle s'est monophtonguée en /ē/ ; voilà pourquoi, en position intervocalique, elle se dénasalise en /ɛ/: plein [plē] – pleine [plɛn] ; vain [vē] – vaine [vɛn] (Rochet 1976:104-05).

Étape 3: Pendant la période du français moderne, on voit la dernière étape de l'évolution des voyelles nasales françaises: l'élimination du /ə/ final après une consonne nasale intervocalique (Tranel 1987:74). Cette étape n'a changé ni le timbre de la voyelle dénasalisée, ni la prononciation forte de la consonne suivante (au moins, pas encore). Je vais adresser de nouveau cette étape en détail dans le troisième chapitre, comme il y a de la variation régionale concernant /ə/.

Depuis l'ancien français, on a vu le nombre de distinctes voyelles nasales diminuer à cause des neutralisations et des ouvertures. Dans le français moderne des 18^e et 19^e siècles, il n'en reste que quatre - /ē/, /ā/, /ĩ/, et /œ̃/ (Coseriu 1994:15). Actuellement, la voyelle nasale /œ̃/ n'est presque plus utilisée. On a quelques indices qui signalent la présence de cette disparition qui datent du début du 20^e siècle. Philippe Martinon (Tuaille 1994:123), auteur de *Comment on prononce le français* (1913), a remarqué sur ce phénomène: « Le point capital à propos de la

nasale *un* c'est de ne pas la prononcer *in* ! On entend trop souvent *in jour*, *in homme*.

Heureusement ce n'est pas encore chose très fréquente chez les gens qui ont quelque instruction ; mais il est peu de fautes plus choquantes ! » Pourtant, dans plusieurs manuels de phonétique récents, comme Léon (1993) et Girard Lomheim et Lyche (1991), on présente seulement trois voyelles nasales, une antérieure /*ẽ*/, et deux postérieures /*õ*/ et /*ã*/ (Hansen 2001:33 ; Hansen 1998:11). On propose que la distinction entre /*õẽ*/ et /*ẽ*/ n'avait pas de lourde charge fonctionnelle – il n'y a qu'une vraie paire minimale: *brun* et *brin* – et la voyelle a éventuellement cessé d'être employée. Bien sûr, tout cela dépend de la région. Walter (1994:231) a trouvé dans son corpus que ces variations se retrouvaient « entre la moitié Nord et la moitié Sud de la France. » Hansen (2001:34) propose une possibilité future où les trois voyelles nasales qui restent deviendront toutes plus postérieures: « Y a-t-il réduction supplémentaire du système par laquelle /*ã*/ s'identifie à /*õ*/ ? Ou y a-t-il changement en chaîne affectant toutes les voyelles nasales, qui ferait s'approcher /*ẽ*/ de [*ã*], /*ã*/ de [*õ*], et /*õ*/ devenir surfermé et surarrondi: [*õ̃*] ? »

Evidemment une progression de cinq voyelles nasales ou plus à quatre et puis à trois montre que ces voyelles continuent à perdre leur qualité distinctive. On propose aussi que les systèmes phonologiques tendent à s'organiser en configurations symétriques. On considère que le système des voyelles nasales à la fin de l'ancien français était asymétrique parce qu'il y avait deux membres de la série avant (/i/ et /ẽ/) et seulement un membre de la série arrière (/õ/). Alors, la réduction de la série avant à un seul membre /i/ après la fusion de /ẽ/ et /ã/ peut être interprétée comme une façon d'établir la symétrie (Rochet 1971:188 ; Rochet 1976:89). Aujourd'hui, avec la neutralisation entre /*õẽ*/ et /*ẽ*/, il faut se demander si le système est de nouveau asymétrique. Est-ce que la fusion entre /*ã*/ et /*õ*/ proposée par Hansen (2001) va rectifier ce caractère

asymétrique ? Les aspects linguistiques des langues sont toujours en train de changer et les voyelles nasales ne font pas exception. Peut-être qu'un jour, si cette progression continue comme cela, il n'en restera que deux voyelles nasales.

CHAPITRE 3

LA VARIATION DANS L'EMPLOI DES VOYELLES NASALES

Le chapitre précédent a discuté l'évolution des voyelles nasales en français standard en signalant les règles générales concernant l'emploi de ces voyelles. Ce chapitre examinera quelques situations exceptionnelles qui ne se conforment pas toujours aux règles prescrites dans l'espoir de les rendre plus claires. Il présentera aussi des variations régionales des voyelles nasales afin de voir comment et pourquoi ces variations se sont produites et en signalant tout particulièrement les cas exceptionnels de la dénasalisation en position intervocalique et en liaison. Il faudra d'abord comprendre les sortes d'exceptions qu'on trouvera dans ces deux positions, et ensuite voir comment ces exceptions se différencient parmi des dialectes régionaux. Il y a beaucoup de locuteurs qui ne parlent pas le français standard et l'enseignement devrait refléter ce fait. Par une étude approfondie des influences internes et externes qui ont affecté et qui continuent d'affecter ces dialectes, on peut mieux comprendre pourquoi ces variations existent.

En position intervocalique à l'intérieur d'un mot: Comme on a vu dans le premier chapitre, une partie de la deuxième étape de l'évolution des voyelles nasales était le processus de dénasalisation en position intervocalique: $[\tilde{v}N] + v > v + N + v$. Si cette 'règle' était constante, les apprenants n'auraient aucun problème. Malheureusement, il y a des exceptions à cette règle. Dès qu'un apprenant aura appris à bien dénasaliser une voyelle suivie d'une consonne nasale en position intervocalique (et d'après certains linguistes comme Rea (1981) par exemple, la

dénasalisation n'est pas du tout naturelle et alors exige de l'effort de la part de l'apprenant), il va falloir apprendre à ne pas appliquer cette règle dans certains cas. Les mots qui commencent par *en* + C ou *em* + C, comme *enfermer* [ãfɛrme] et *emplir* [ãplir], suivent la règle ; la consonne nasale étant suivie d'une autre consonne orale, la voyelle est complètement nasalisée et la consonne nasale se perd (étape 2a). De la même manière, les mots comme *énervé* [enɛrve] et *énoncer* [enõse], où la consonne nasale se trouve en position intervocalique, suivent la règle. La voyelle qui précède la consonne nasale est dénasalisée (étape 2b), ce qui est reflété dans l'orthographe par l'accent aigu. Cependant, les mots comme *enivrer*, *s'enamourer*, *enorgueillir*, et aussi ceux qui commencent par *emm-* et *enn-*, comme *emmancher*, *emmener*, et *ennuyer*, se trouvent tous phonétiquement en position intervocalique, mais ils ne suivent pas la règle de dénasalisation. Seraient-ils des exceptions à la règle ? Il paraît que la double consonne sert toujours comme indicateur de la nasalisation de la voyelle et aussi de la prononciation de la consonne, comme elle le faisait en français moyen. Mais pourquoi ces mots n'ont-ils pas suivi les autres mots avec double consonne dont la voyelle s'est dénasalisée ? On peut dire que ces mots-ci ont gardé leur nasalisation par analogie aux mots nombreux *en* + C, comme *enfermer*. Cependant, ce n'est pas toujours le cas – la voyelle dans *ennemi*, par exemple, suit la règle et se dénasalise, /ã/ > /a/. En plus, elle est revenue à la prononciation originelle de /e/ sous l'influence de l'orthographe (Tranel 1987:76). Pourtant, il ne suffit pas de dire tout simplement que ces mots en *enn-* et *emm-* sont des exceptions à la règle. Pour une explication plus concrète et satisfaisante, il faut regarder leur histoire étymologique. Suivant l'hypothèse de l'aperture, le préfixe latin *in-*, qui voulait dire d'un côté 'à' ou 'dans', et de l'autre côté 'le contraire de', s'est ouvert en français moyen en /ẽ/, ce qui était représenté dans l'orthographe *en-* ou *em-* selon la consonne suivante (Sampson 2002:131). Alors, ces mots consistent du préfixe *en-* + verbe:

enfermer = *en* + *fermer* ; *emmener* = *em* + *mener* ; *enivrer* = *en* + *ivrer* ('devenir ivre'). Pour garder la transparence sémantique du préfixe, on a gardé la nasalisation, même en position intervocalique. Aujourd'hui, bien sûr, on ne pense plus au sens étymologique en prononçant ces mots, mais à cette époque-là, *en* représentait le sens 'à' ou 'dans'. Pourtant, comment expliquer la prononciation dénasalisée du mot *ennemi* [ɛnmi], par exemple. Ce mot a, comme les autres, évolué du préfixe latin *in-* : INIMICUS > *ennemi*. Mais, ici, le préfixe veut dire 'le contraire de'. Sans doute à une certaine époque, le mot était prononcé avec la voyelle nasale /ã/ ; sinon il n'y aurait pas de double consonne dans l'orthographe. Pourtant, le préfixe dans ce cas a évidemment perdu sa transparence sémantique et comme résultat, il était enclin à la dénasalisation. Tranel (1987:76) indique qu'il y a de la variation en ce qui concerne la prononciation de certains mots qui commencent par *en* + *V*, comme *enivrer* et *s'enamourer*. En général, ils sont prononcés avec la voyelle nasale, comme on a bien vu. Pourtant, ils sont parfois prononcés avec la voyelle orale /e/ par analogie aux mots écrits avec l'accent aigu, comme *énervé* et *énoncé*, et selon *le Petit Larousse*, les deux prononciations (et les deux orthographe) sont possibles. Ces mots qui commencent par *é* n'ont pas subi le même processus et ne risquent pas d'être prononcés avec une voyelle nasale parce qu'ils viennent du préfixe latin *ex-* et non *in-* : *énervé* < ENERVARE < EX + NERVUS ; *énoncé* < ENUNTIARE < EX + NUNTIUS.

L'idée que l'orthographe française ne correspondrait pas toujours à la prononciation est bien sûr justifiable et beaucoup des problèmes que posent les voyelles nasales aux étudiants sont dus à l'orthographe. On a déjà discuté la prononciation ouverte de *femme* et aussi des mots qui se terminent par *-ement*. Pourtant, il y a des exemples de comment la prononciation a changé pour mieux refléter l'orthographe et vice versa. Dans le mot *ennemi*, on a vu dans le paragraphe précédent la substitution de /ɛ/ pour /a/ à cause de l'orthographe. Cette substitution s'est

produite dans d'autres mots aussi – la prononciation /ɛ/ au lieu de /a/ s'entend de plus en plus dans *solennel* et *indemnité*. En plus, les doublets reflètent parfois un changement d'orthographe à cause de la prononciation (Ewert 1961:65). Par exemple, le mot *penne* a évolué naturellement du latin PENNA qui veut dire 'plume, aile'. *Panne* a émergé à cause de la prononciation ouverte de *penne* dès que la première voyelle a été dénasalisée, comme on a vu avec *femme*. Tandis que *penne* a gardé le sens originel du mot latin, *panne* a subi un changement sémantique. D'abord, ce mot décrivait 'l'acte d'immobiliser un navire contre le vent' – à bord d'un navire, le mot était probablement rarement écrit, un fait qui a sans doute contribué au changement d'orthographe –, mais maintenant il a un sens plus large: 'l'arrêt de fonctionnement d'un mécanisme'. Pour se différencier de *panne*, *penne* a repris sa prononciation pré-nasalisée [pen].

Les mots français qui commencent par les préfixes *in-* / *im-* peuvent aussi poser des difficultés aux apprenants. On a vu que le préfixe *in-* a évolué naturellement en *en-* ou *em-* en français moyen. Cependant, il existe de nombreux mots en français qui commencent par les préfixes *in-* / *im-*. Ces mots viennent du même préfixe latin, mais ils n'ont pas subi la même évolution que les mots qui commencent par *en-* ou *em-* parce qu'ils sont entrés dans le lexique français plus tard. Quelques-uns de ces mots sont apparus dès le 14^e siècle, mais à cette époque-là, leur fréquence était encore assez limitée. Aux 17^e et 18^e siècles, par contre, il y a eu une expansion rapide du nombre de ces mots dans la langue française, résultat de l'effort actif d'enrichir le lexique français pendant cette période. Dans l'édition de 1787 de son dictionnaire, Féraud cite 400 mots ayant le préfixe *in-* / *im-* dont à peu près 50 sont présentés comme nouveaux (Sampson 2002:142). Puisque ces mots ont été introduits au lexique directement du latin comme des mots savants, ils ont apporté une sorte de sophistication avec leur usage. Donc, au début, ils étaient le plus souvent employés par des locuteurs cultivés ayant une prononciation

savante – c’est-à-dire qu’ils adoptaient dans la mesure du possible la prononciation latine avec une voyelle fermée /i/. Cette voyelle fermée est très bien représentée dans les mots *in* + V (*inactif*) ; pourtant, cette prononciation fermée de *in-* devant une consonne orale n’était guère acceptée. C’était un changement artificiel commencé par les gens cultivés, et cette sorte de changement atteint rarement l’acceptation de la majorité de la population (Sampson 2002:145).

En ce qui concerne la prononciation actuelle des mots qui commencent par *in-* / *im-*, il y a seulement quelques exceptions à la règle. Normalement, quand ces préfixes se trouvent devant une consonne orale, elles sont prononcées /ɛ̃/: *impossible* /ɛ̃pɔsibl/ et *insupportable* /ɛ̃syɔrtabl/. Quand la voyelle nasale se trouve devant une voyelle, elle se dénasalise en /i/ et la consonne nasale est tout à fait réalisée: *inactif* /inaktif/ et *inoublable* /inublijabl/. Aucune surprise de ce côté-là. Pourtant, on trouve de la variation quand le mot sans préfixe commence par /m/ ou /n/. Par exemple, on prononce *immodéré* avec la voyelle orale [imɔdere] parce que la voyelle se trouve phonétiquement en position intervocalique. Mais on prononce normalement *immangeable*, dont la consonne nasale se trouve aussi en position intervocalique, avec la voyelle nasale [ɛ̃mãzabl]. Tranel (1987:78) attribue cette variation à la différence entre leur statut – *immodéré* a un statut lexical ou fixé, tandis que *immangeable* a un statut productif. Après l’expansion du vocabulaire pendant les 17^e et 18^e siècles, on a commencé à associer le ‘nouveau’ préfixe *in-* avec son sens de négation ; comme résultat, il est devenu un préfixe productif – on l’employait de plus en plus activement pour produire une certaine idée de négation (Sampson 2002:143). Tranel (1987:77 ; Terker 1979:46) parle de trois majeures catégories de mots qui commencent par le préfixe latin *in-*:

1. les mots dont le sens actuel n’est pas prévisible à partir des différents éléments du mot.

Cela veut dire que le préfixe ne change pas le sens du mot en son contraire parce qu’on

n'est plus conscient de son étymologie originelle. Dans ce cas, le mot suit la règle normale de dénasalisation: [vN] + C > ṽC ; [vN] + v > v + N + v. Par exemple, *indifférent* [ɛ̃diferɑ̃] ne veut pas dire 'ce qui n'est pas différent' mais plutôt 'sans opinion', 'sans intérêt' ou 'sans importance'. *Inoffensif* [inɔ̃fäsif] ne veut pas dire 'ce qui n'insulte pas' mais plutôt 'le contraire de dangereux'. *Inné* [ine] ne veut pas dire 'ce qui n'est pas né' mais plutôt 'ce qui est naturel'. Le préfixe de ce dernier exemple vient en fait du préfixe latin *in-* qui veut dire 'à' ou 'dans', et non pas 'le contraire de'.

2. les mots dont le sens actuel est prévisible (le préfixe change le sens du mot en son contraire), mais dont le suffixe n'est pas productif – les éléments du mot (adjectif + *é, al, el, ère, able, etc.*) font partie de la morphologie lexicale. Par exemple, *imparfait* [ɛ̃parfɛ] est le contraire de *parfait* mais n'a pas de suffixe productif. *Inhabile* [inabil] est le contraire de *habile* mais encore une fois, le suffixe n'est pas productif. Avec des mots qui commencent par une sonante – /m/, /n/, /l/, ou /r/ –, le préfixe est assimilé à la consonne. Par exemple, *illégal* [ilegal] vient du latin IN + LEGALIS dans lequel le préfixe a été assimilé à la consonne suivante. D'autres exemples de ceci sont *irrespect* [irespe] < IN + RESPECTUS, *irrationnel* [irasjɔ̃nel] < IN + RATIONALIS, *immodéré* [imɔ̃dere] < IN + MODERATUS, et *immature* [imatyr] < IN + MATURUS.
3. les mots dont le sens actuel est prévisible et dont le suffixe est productif. Ce sont des adjectifs déverbaux qui terminent par le suffixe *-able* et qui ont un sens contraire à leur racine à cause du préfixe négatif. L'assimilation ne peut pas se produire parce que ces mots contiennent des frontières morphémiques entre les éléments, et aussi parce que le préfixe /ɛ̃/ exprime la négation. C'est pour cette raison que les séquences *inn-* / *imm-* + V

sont prononcées avec la voyelle nasale et non pas la voyelle orale comme dans les autres cas intervocaliques: *immangeable* [ẽmãzabl] ; *immanquable* [ẽmãkabl] ; *innettoyable* [ẽnetwajabl] ; *innavigable* [ẽnavigabl]. Dans ces formations plus récentes, il n'y a pas d'assimilation entre *in-* et les consonnes sonantes [l] et [r] pour garder le sens négatif du préfixe: *inlassable* [ẽlasabl] ; *inracontable* [ẽrakõtabl] ; *inratable* [ẽratabl].

Les mots qui font partie du groupe 3 et qui commencent par *in + V*, comme *inopérable* [inõperabl] et *inobservable* [inõbzervabl], suivent la règle de dénasalisation. Pourtant, étant donné le sens fort de négation qu'incarne le préfixe, on s'attendrait à entendre la voyelle nasale, même devant une autre voyelle. Il est possible qu'il existe toujours des effets influents du style savant de prononciation qu'on utilisait au 17^e siècle. Terker (1979:49) suggère pour les mots du groupe 3 qui commencent par *in + V* la possibilité d'un changement futur en /ẽ/ à cause de la fréquence des mots qui commencent par /ẽ/ + C:

The nasal prefix /ẽ/ before a vowel-initial stem does not seem strange or impossible to native speakers, which may indicate a future stage where the rule is no longer triggered by any phonological information. One can thus speculate that in the future the inversion will be lost, and that /ẽ/ will become the negative prefix for all productive *-able* adjectives.

Les adjectifs *innombrable* [inõbrabl] et *innommable* [inõmabl] semblent appartenir au groupe 3 parce que ce sont des déverbaux terminant en *-able*. Pourtant, le premier critère n'est pas satisfait: *in-* ne change pas le mot en son contraire. *Innombrable* ne veut pas dire 'non nombrable', mais plutôt 'nombreux' ; également, *innommable* n'a pas le sens de 'non nommable', mais 'trop répugnant pour qu'on le nomme' ou 'inqualifiable' (Tranel 1987:76-7). Alors, ces mots font partie du premier groupe de mots parce que leur sens n'est pas prévisible. D'après Tranel (1987:78-9), il faut aussi faire attention aux mots comme *immergeable* et

immolable, qui sont tous les deux prononcés avec la voyelle orale /i/, parce qu'ils semblent venir des adjectifs déverbaux **mergeable* et **molable*, respectivement. Le seul problème est que les mots *mergeable* et *molable* n'existent pas en français. *Immergeable* est dérivé du verbe *immerger* 'plonger', et *immolable* du *immoler* 'sacrifier'. Alors, dans ces cas, le préfixe n'a pas le sens de négation et, donc, sa voyelle n'est pas nasalisée. Finalement, les mots *immortisable* et *immobilisable* peuvent se prononcer de deux façons selon le sens désiré. *Immortisable* prononcé [imɔ̃rtizabl] vient du mot *immortel* et alors veut dire 'capable de devenir non mortel' ; par contre, la prononciation [ẽmɔ̃rtizabl] suggère le sens 'incapable de devenir mortel'. C'est la même idée pour *immobilisable*. Prononcé avec /i/, il vient du verbe *immobiliser*, mais prononcé avec /ẽ/, il vient du verbe *mobiliser*. Ces derniers exemples montrent comment la nasalité est capable de changer le sens d'un mot.

En liaison: Un autre cas intervocalique qui provoque des problèmes pour des apprenants est celui qui se trouve entre deux mots, i.e. en liaison. Les situations possibles où l'on pourrait trouver /n/ en liaison sont assez nombreuses. Cette liaison est obligatoire entre un nom commençant par une voyelle et un modificateur qui le précède, comme les adjectifs qualificatifs *bon*, *ancien*, *certain*, *plein*, et *prochain*, les adjectifs possessifs *mon*, *ton*, et *son*, et les déterminants *un* et *aucun*, et les mots *on* (sauf en inversion) et *en*, et elle est facultative après les mots *rien* et *bien*. Si la 'règle' restait constante encore une fois, la voyelle serait toujours orale et suivie d'une consonne nasale (la consonne produite par la liaison) devant un mot commençant par une voyelle, et nasale sans consonne nasale de liaison devant un mot commençant par une consonne. Si la voyelle est toujours nasale devant un mot commençant par une consonne - par exemple, *bon père* est prononcé /bɔ̃per/ - la voyelle n'est pas toujours dénasalisée en liaison.

L'exemple de *bon ami* est prononcé /bɔ̃nami/ parce que la consonne se trouve cette fois-ci dans la position intervocalique et que la voyelle nasale se dénasalise. Pourtant, il y a des exceptions à cette 'règle' de position. 'Son', par exemple, est prononcé de la même façon, /sɔ̃/, quelle que soit sa position: 'son stylo' /sɔ̃stilo/ = 'son arbre' /sɔ̃narbr/. Il faut remarquer dans le deuxième exemple que la voyelle est nasalisée ET la consonne nasale prononcée (Tranel 1987:81-2).

En essayant de trouver une explication raisonnable pour ce comportement variable dans les contextes de liaison, les linguistes se divisent généralement en deux groupes. Les adhérents de la théorie dite 'abstraite' ou 'standard' prétendent qu'il n'y a pas de voyelles nasales sous-jacentes dans la langue française et qu'elles sont toutes dérivées de la séquence voyelle orale + consonne nasale sous la règle de nasalisation. Les adhérents de la théorie dite 'concrète' soutiennent, en revanche, qu'il existe des voyelles nasales sous-jacentes en français (Tranel 1977 ; Tranel 1978 ; Bouchard 1983 ; Love 1974 ; Sampson 2001). La motivation générale derrière l'analyse abstraite est l'idée que les voyelles nasales alternent morphologiquement avec les séquences de voyelle orale + consonne nasale (vN). Cet argument produit une grammaire plus simple parce que le contraire exigerait plusieurs règles de dénasalisation au lieu d'une seule règle succincte de nasalisation. Comme preuve, Schane (1968:48), propose une analyse des trois verbes *persister* /persiste/, *insister* /ɛ̃siste/, et *résister* /reziste/. Dans *persister*, le premier /s/ est sourd à cause de sa position post-consonantique. Dans *résister*, c'est /z/ à cause de sa position intervocalique. Puisque *insister* suit la prononciation de *persister* et non *résister*, la deuxième syllabe /sis/ suit la consonne nasale. D'après Schane (1968:48), ces trois verbes montrent clairement que les voyelles nasales sont dérivées des séquences sous-jacentes de [vN], puisque la consonne suivante se comporte comme si elle était en position post-consonantique (Love 1974:64-65 ; Tranel 1977:84 ; Tranel 1978:31-32). En revanche, ceux qui soutiennent l'autre

côté du débat fondent leur argument sur le fait qu'il existe en français des voyelles nasales qui n'alternent pas avec des séquences de [vN]. Par exemple, la voyelle nasale /ɔ̃/ du mot *mon* n'alterne pas avec la voyelle orale /ɔ/, même en cas de liaison, et alors ne peut pas être raisonnablement dérivée d'une séquence sous-jacente de [vN]. D'autres exemples de cette sorte sont *marron* [marɔ̃], qui est invariable, *bienheureux* [bjɛ̃nøʁø] et *non-inscrit* [nɔ̃nɛskʁi]. Ces exemples suggèrent qu'il y a des voyelles nasales sous-jacentes en français. Tranel (1978:37) croit que si on reconnaît l'existence des voyelles nasales lexicales, on peut éliminer un des grands obstacles de la théorie abstraite.

Quelle que soit la théorie qu'on préfère, il faut admettre qu'il y a deux tendances en français standard en ce qui concerne la liaison: les mots comme *un, aucun, non, en, on, rien, bien, mon, ton, son*, et *commun* qui produisent des liaisons avec la séquence [ṽN] + v ; et les mots comme *bon, ancien, moyen, certain, vain, plein*, et d'autres se terminant en *-ien, -yen, -ain, -ein* qui forment des liaisons avec la séquence [vN] + v (Sampson 2001:241-2). Sampson (2001:254) suggère la possibilité d'une lexicalisation partielle de certains adjectifs pré-nominaux, ce qui crée des expressions figées comme *ancien élève, Moyen Age, vain espoir*, et *en plein air*, où la dénasalisation a lieu. Dans le cas de *bonhomme*, la lexicalisation est reflétée dans l'orthographe (Sampson 2001:255) où les deux mots sont devenus une expression figée, écrite dans un seul mot. Pourtant, je propose un autre point de vue. En comparant la liste des mots qui ont tendance à se dénasaliser en cas de liaison avec la liste de ceux qui ont tendance à garder le trait nasal, il me semble que les mots de chaque groupe ont des caractéristiques en commun. Dans le premier groupe, les mots *non, en, on, rien, bien, mon, ton, et son*, n'étant pas des adjectifs, n'ont pas de forme féminine correspondante, ou alors leur forme féminine ne se fait pas par la simple addition d'une consonne finale, représentée orthographiquement par un *e* final. Les

Français évitent cette prononciation car elle sonne étrange à leurs oreilles du fait qu'il n'y a pas de forme féminine qui lui soit étroitement associée. Toutefois, ce raisonnement ne marche pas avec les autres mots du premier groupe, *un*, *aucun*, et *commun*, parce qu'on construit la forme féminine de ces mots par l'addition d'un *e* final. Les prononciations /yn/, /okyn/, et /komyn/ ne sembleraient pas bizarres puisque ces mots existent au féminin. Malgré cela, on pourrait possiblement attribuer cette tendance de garder la nasalisation au fait qu'il y a une assez grande différence articulatoire entre /œ̃/ et /y/. En plus, pour beaucoup de locuteurs qui ne font pas la distinction entre /œ̃/ et /ɛ̃/, cette différence est même plus grande. Par contre, dans le deuxième groupe qui consiste de *bon*, *ancien*, *moyen*, *certain*, *vain*, et *plein*, tous les mots ont une forme féminine, et la différence articulatoire entre la voyelle nasale et la voyelle orale n'est pas aussi grande: /ɔ̃/ ~ /ɔ/ et /ɛ̃/ ~ /ɛ/ vs. /œ̃/ ~ /y/.

Pour rendre cette situation de variation même plus compliquée, les cas où la nasalité de la voyelle se conserve en liaison, comme nous l'avons vu avec le premier groupe de mots, dépendent de la région dialectale. Tranel (1987:84) classe ces variations en cinq dialectes différents: Dialecte I – le français standard ; Dialecte II – la région de Lyon ; Dialecte III – le français du sud de la France ; Dialecte IV – on pourrait entendre ces variations à Paris ou au Québec ; Dialecte V – le français maghrébin.

	ĩNv	vNv
Dialecte I: le standard	mon, ton, son, un, aucun, bien rien, on, en	bon, ancien, certain, etc.
Dialecte II: le lyonnais	un, aucun, bien, rien, on, en	bon, ancien, certain, etc., mon, ton, son

Dialecte III: le méridional	aucune	toutes
Dialecte IV: le parisien ou le québécois	ancien, certain, etc., mon, ton, son, un, aucun, bien, rien, on, en	bon
Dialecte V: le magrébin	toutes	aucune

Selon Tranel (1987:85), la tendance générale de ces dialectes, à part le Dialecte III, semble être la conservation de plus en plus des voyelles nasales en liaison. Il constate que le Dialecte II semble avoir des tendances du Dialecte I, le Dialecte I a des tendances du Dialecte IV, et le Dialecte IV du Dialecte V:

Dialecte II → Dialecte I → Dialecte IV → Dialecte V

Pour comprendre pourquoi il y a cette variation parmi les différentes régions, il faut regarder comment l'histoire linguistique de ces dialectes diffère de celle du français standard.

Après son introduction en Gaule par les Romains en 58 avant J.C., le latin de cette époque est entré en contact avec des langues germaniques à cause des envahisseurs germaniques entre les 2^e et 6^e siècles. Les Francs du nord, les Alamans et les Burgondes de l'est, et les Visigoths du sud se sont installés en Gaule et ont apporté leurs langues avec eux.

Eventuellement, les envahisseurs ont intégré leurs langues avec celle des habitants gaulois et romains pour produire les différents dialectes gallo-romans: les dialectes d'oïl au nord du territoire, les dialectes d'oc au sud, et les dialectes franco-provençaux dans une zone intermédiaire à l'est. Certaines habitudes articulatoires germaniques ont été transférées à la langue parlée en Gaule, comme le *h* aspiré et aussi leur fort accent d'intensité qui consistait de prononcer très fortement la première syllabe des mots. Cette dernière habitude aurait mené, suppose-t-on, à l'affaiblissement des voyelles non accentuées (Walter 1988:55), ce qui aurait

peut-être mené à son tour à la nasalisation des voyelles. Il paraît que le domaine d'oïl était le plus influencé en termes linguistiques par ce superstrat germanique ; le domaine méridional, en revanche, très romanisé même avant l'arrivée de Jules César, a été moins influencé par l'installation brève des Visigoths. Le domaine franco-provençal se trouve quelque part au milieu – il montre certains traits des dialectes d'oïl, et certains autres des dialectes d'oc (Walter 1988:46-50). Lodge (1993:80-84) signale l'importance de distinguer entre les origines d'un changement linguistique et la diffusion de ce changement. A cette époque-là, les rivières servaient comme des voies majeures de communication et les obstacles naturels - les montagnes, les forêts, les marais - présentaient des barrières à la communication. Grâce à la Loire et au Rhône, il y avait assez de contact entre le nord et le sud à l'est du pays, mais au centre et au sud-ouest, le Massif Central rendait la communication plutôt difficile: « 'Natural' constraints on north-south communication seem to have brought it about that southern Gaul remained predominantly within the economic and cultural system of the Mediterranean, while northern Gaul was drawn more closely into the markets offered by the Germanic north » (Lodge 1993:81). En ce qui concerne le rythme des changements linguistiques, il faut aussi considérer les facteurs sociaux. Dans le nord de la Gaule où les liens avec la langue romane n'étaient jamais très bien établis, les changements linguistiques se sont produits plus rapidement que dans le sud où l'agitation sociale était moindre et la stabilité linguistique plus forte (Lodge 1993:84). Pour toutes ces raisons, l'accent méridional est souvent traité comme une variété du français tout à fait à part ; on a parfois la notion qu'il est figé dans le temps et qu'il n'évolue pas (Taylor 1996:79). Pourtant, cette notion est erronée – toute langue évolue et les dialectes méridionaux ne font pas exception.

Le français méridional: Les régions qui sont normalement associées avec ces dialectes sont: Aquitaine et Midi-Pyrénées, Languedoc-Roussillon, Provence-Alpes-Côte d'Azur, Limousin, et la partie d'Auvergne qui correspond à l'ancienne province d'Auvergne (Walter 1982:66-8). Avant la conquête romaine, et même avant l'arrivée des populations celtiques, les Aquitains occupaient ce terrain. Alors, les langues que ce peuple parlait – le provençal, le languedocien, le béarnais, le gascon, le limousin, et l'auvergnat – ont servi de substrat aux dialectes méridionaux (Walter 1998:176-77). Evidemment, avec toute cette influence, le français méridional n'est pas une entité phonologique uniforme, mais réunit tout un ensemble de dialectes indépendants.

En général, les dialectes méridionaux observent quatre voyelles nasales: /ɛ̃/, /œ̃/, /ã/, et /õ/ (Walter 1994:126). Donc, un locuteur du sud ne prononcerait pas *un fidèle* [œ̃fidɛl] et *infidèle* [ɛ̃fidɛl] de la même façon, comme le ferait probablement un Parisien qui dirait /ɛ̃/ pour les deux. On peut imaginer comment ces deux locuteurs pourraient avoir des problèmes de communication, exactement comme il y en a eu entre l'entraîneur de l'équipe de France de rugby et un journaliste parisien au cours d'une émission de grande écoute à la télé pendant les années 1980. L'entraîneur gascon se croyait accusé d'être 'infidèle' au Président de la Fédération quand le journaliste l'avait en fait loué pour sa fidélité (Tuaille 1994:130-1). Aujourd'hui, on est généralement plus conscient des tendances parisiennes en ce qui concerne la voyelle nasale /œ̃/ et de telles situations problématiques sont moins fréquentes. Par rapport aux voyelles nasales du français standard, celles du français méridional ne sont pas aussi nasales. Il n'y a pas d'élision complète de la consonne nasale – elle se conserve sous une forme faiblement articulée après la voyelle (Wüest 1979:285). Watbled (1995:199) les appelle « complex vowels with a partially specified nasal element. » C'est pour cette raison qu'on n'a pas trouvé des assonances entre [eN] et [aN] dans les chansons de geste venant des dialectes d'oc – la nasalité de la consonne n'a pas

assez affecté la qualité de la voyelle pour produire une neutralisation, comme elle l'a fait dans le nord (Ruhlen 1979:329). Les voyelles 'nasalisées' du français méridional sont suivies d'un élément nasal consonantique qui se réalise comme une articulation vélaire ou uvulaire dans les positions où l'assimilation serait impossible, comme dans *bon* [bõⁿ] et *rien* [rjẽⁿ] ou en fin d'énoncé, où l'élément consonantique est prononcé au même point d'articulation que les occlusives suivantes, comme dans *bonté* [bõⁿte], *bonbon* [bõ^mbõ] et *ongle* [õⁿglø] (Watbled 1995:196 ; Morin 2002:102).

Comme les apprenants anglophones, les locuteurs méridionaux anticipent le point d'articulation de la consonne en syllabe finale fermée ou en syllabe interne ouverte (Valdman 1993:126-27). En plus, l'aspect faible de la nasalisation de la voyelle est renforcé par une occlusion consonantique nasale. Puisque la réalisation la plus typique de cette insertion est /ŋ/, quand on imite l'accent du Midi, on récite souvent la phrase 'le pain, le vin, le Boursin' de la façon suivante: 'le paing, le ving, le Boursing' à cause de cette appendice consonantique vélaire (Taylor 1996:80). Malgré le fait que la voyelle ne soit pas complètement nasalisée, l'unité nasale a le comportement d'une voyelle nasale au niveau phonologique (Taylor 1996-97:370). Pourtant, comme les voyelles nasalisées de certains dialectes influencés le plus par l'occitan restent quasiment inaudibles, elles n'atteignent pas le statut phonémique puisqu'elles ne s'opposent pas aux combinaisons voyelle orale + consonne nasale (Wüest 1979:280).

Le principe de l'équilibre quantitatif en phonologie implique un équilibre dans l'inventaire vocalique d'une langue (Wüest 1979:278). Or, quand des voyelles inaccentuées ont commencé à se perdre dans certains dialectes gallo-romans, il a fallu garder l'équilibre du système, ce qui a résulté en la perte d'une quantité égale de consonnes. Eventuellement, cela peut expliquer le développement des voyelles nasales en français – ce serait à cause de la chute

des consonnes nasales dans certaines positions. Inversement, l'occitan n'a pas perdu autant de voyelles inaccentuées, et comme résultat, plus de consonnes se sont conservées (Wüest 1979:278) ; cela peut expliquer partiellement pourquoi les voyelles nasales du français méridional n'ont pas développé comme celles du français standard. En fait, le languedocien ne connaissait pas les voyelles nasales du français standard. L'évolution de ces voyelles en languedocien pourrait se présenter à peu près ainsi:

[ben] > [bēŋ] > [bē^h] > [be] - é oral dans la dernière étape (Séguy 1951:31).

D'après Séguy (1951:32), le *-n* final est tombé en languedocien de Toulouse bien avant l'introduction du français. Pourtant, une grande partie de la Gascogne possédait ces voyelles, mais toujours suivies de l'appendice consonantique vélaire. Cette région n'a pas connu la colonisation celtique, peut-être à cause de sa pauvreté ; la population gasconne s'apparentait plutôt à une civilisation ibérique (Wüest 1979:365). Certains dialectes gascons montrent la chute du *n* intervocalique, mais en général en gascon, /n/ et /m/ finals se sont conservés. D'après l'Atlas Linguistique de la Gascogne (Rochet 1976:28), on peut observer ce comportement des consonnes nasales dans les prononciations suivantes:

- en position intervocalique: [prü'wɛj] *prunier* [ˈluwe] *lune*

- en position finale: [krĩn] *crin* [bĩn] *vin* [ploẽn] *plein*

Il faut remarquer que la perte du /n/ intervocalique n'a pas résulté en une voyelle nasale parce qu'une telle nasalité n'était pas renforcée par celle de la position finale (Rochet 1976:32). La nasalité partielle dans cette position finale était le résultat direct de la consonne suivante. Il est aussi intéressant de noter qu'il existe des voyelles fermées nasalisées en gascon, malgré des théories d'ouverture sous l'influence de la nasalité. En fait, au moment de l'expansion du vocabulaire français avec des mots savants du latin aux 16^e et 17^e siècles, la prononciation du /i/

en français standard correspondait à la voyelle stigmatisée des dialectes méridionaux – les grammairiens ont recommandé la réalisation /ɛ̃/ aux gens cultivés pour éviter cette prononciation stigmatisée (Sampson 2002:145). En béarnais (et aussi en portugais), /n/ en position intervocalique et en position finale est tombé, et au nord du Béarn, la consonne est complètement intégrée à la voyelle précédente et comme résultat il subsiste un nasillement intense: [pã] *pain* ; [bĩ] *vin* (Rochet 1976:29). Pourtant, dans le reste du Béarn, la consonne s'est perdue sans laisser de traces (Wüest 1979:367) – les voyelles sont prononcées oralement, comme [pá] *pain* (Rochet 1976:29).

A part le traitement du /n/ final, le domaine occitan était assez homogène du point de vue phonologique. Les patois d'oc étaient relativement conservateurs par rapport aux langues d'oïl, et c'était en partie à cause de ce conservatisme que la langue occitane paraissait uniforme vers le 12^e siècle (Wüest 1979:369). La langue française s'est introduite dans les provinces du Midi après la guerre de Cent ans, et la plupart des changements phonologiques ont eu lieu entre 1450 et 1600. Dès l'ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539 par François I^{er}, le « langage maternel françois » devient la langue écrite dans les documents administratifs ou officiels partout en France pour qu'il n'y ait pas d'ambiguïté (Walter 1988:88). Alors, à partir du 17^e siècle, on n'écrit plus en patois à cause de cette ordonnance (Wüest 1979:372). A Toulouse au 18^e siècle, on a trouvé des orthographe*s* *énnocent*, *énnense*, et *énnortel*, probablement le résultat d'une hypercorrection de la part des Gascons qui ont été reprochés de leur prononciation du /ĩ/ (Séguy 1951:23). Sous l'influence du français, langue administrative, les Méridionaux ont essayé d'imiter la résonance nasale qu'ils entendaient du français d'oïl, et les consonnes nasales dentales et labiales ont été remplacées par /ŋ/ qui semblait à leurs oreilles plus proche du son français (Séguy 1951:33).

En considérant les voyelles nasalisées du français méridional, il faut signaler le rôle du *e* caduc. Après une voyelle, il est absent, mais il est prononcé « en pleine vigueur » après une consonne (Séguy 1951:27). Dans certains dialectes gascons aux 17^e et 18^e siècles, la prononciation du /ə/ était si forte qu'elle approchait /o/, voire /u/. Actuellement dans les dialectes méridionaux, la réalisation de cette voyelle non-accentuée peut varier d'une simple voyelle de détente, comme [tɛt^ə] *tête*, à une voyelle avec plus de couleur, comme [pɛrə] *père* ; cela dépend des facteurs sociolinguistiques (Durand 1995:41). En français standard, c'était grâce à la perte de cette dernière voyelle que les voyelles nasales avaient acquis le statut de phonèmes ; c'est seulement après ce changement qu'on peut trouver des oppositions *voyelle nasale* en opposition avec *voyelle orale + nasale* (Wüest 1979:279). Par exemple, la différence de l'articulation de la voyelle entre *bon* et *bonne* en français standard est significative – il faut bien faire la différence entre la nasalité et l'oralité pour marquer cette différence de genre. Par contre, dans le français méridional, le *e* caduc est souvent réalisé dans la forme féminine: [bɔn] *bon* versus [bɔnə] *bonne*. Donc, le besoin de distinguer entre les deux formes uniquement par le trait nasal versus le trait oral n'est pas aussi grand. A cet égard, revenons au tableau de Tranel (1987). Il constate que dans le français du sud, les voyelles nasales (ou nasalisées) se dénasalisent en liaison quel que soit le premier mot:

1. *bon ami* [bɔnami]

2. *mon ami* [mɔnami]

Pourtant, est-il juste de dire que les voyelles nasales se dénasalisent vraiment en cas de liaison en français méridional ? Ou s'agit-il plutôt du fait qu'elles ne se sont jamais complètement nasalisées dans ces dialectes ? Peut-être s'agit-il du même phénomène qui arrive en anglais – les

voyelles sont nasalisées sous l'influence de la consonne suivante, mais la nasalité reste quasiment inaudible. Alors, dans ce cas, la dénasalisation ne changerait pas grand-chose.

Les dialectes franco-provençaux: C'est dans l'est de la zone intermédiaire, entre le domaine d'oïl et le domaine d'oc, qu'on trouve les dialectes franco-provençaux. Cette région « recouvre les anciennes provinces du Lyonnais et de la Savoie ainsi que les parties sud de la Franche-Comté et de la Bourgogne et les parties nord du Dauphiné » (Walter 1982:67). C'est la langue germanique des Burgondes qui a servi de superstrat aux dialectes de cette région.

En franco-provençal et en bourguignon, les deux dialectes majeurs de cette région, les voyelles nasales diffèrent de celles du français méridional parce qu'elles ne sont pas suivies de l'élément consonantique vélaire typique de l'accent du sud. Parfois, en revanche, elles peuvent être suivies d'un petit élément consonantique, comme /pãⁿs^o/ *pense* et /pẽⁿ/ *pain*, mais ce n'est jamais vélaire et la fréquence est variable parmi les locuteurs de cette région (Van Vliet 1981:52). Une autre différence entre cette région et le sud est le fait qu'il n'y a que deux voyelles nasales au niveau phonétique dans les dialectes de l'est. En franco-provençal il n'y a que /ẽ/ et /õ/ (Van Vliet 1981:47). Ici, la voyelle nasale /ẽ/ est relativement rare ; selon Tuailon (1994:129), moins de 30% des Français de cette région prononcent encore le /ẽ/. La voyelle /ã/ existe uniquement dans les situations contrastives, mais dans les communications de tous les jours, /ã/ se combine avec /ẽ/ (Van Vliet 1981:48). C'est presque la même situation pour le bourguignon, sauf que /õ/ s'emploie seulement pour contraster avec /ã/. Mais, normalement /õ/ se combine avec /ã/:

français standard - /frẽ/ *frein* /frã/ *franc* /frõ/ *front*

le franco-provençal - /frẽ/ *frein* /frẽ/ *franc* /frõ/ *front*

le bourguignon - / frê:/ *frein* / frã:/ *franc* / frã:/ *front* (Van Vliet 1981:48)

Alors, pour finir par n'avoir que deux voyelles nasales dans ces dialectes, il a fallu y avoir bon nombre de neutralisations. Au cours des siècles, les fusions suivantes se sont produites:

en franco-provençal: /i/ → /ẽ/

 /õ/ → /ẽ/ } → /ẽ/ /ũ/ → /õ/

 /ã/ → /ẽ/

en bourguignon: /ĩ/ → /ẽ/

 /ỹ/ → /õ/ → /ẽ/ } → /ẽ/ /õ/ → /ã/

 /õ/ → /õ/ → /ẽ/

Grâce à la vacillation orthographique entre *Morin* et *Morain*, *Cenin* et *Senain*, trouvée au 13^e siècle dans un texte de cette région, on peut déduire que [iN] s'est ouverte assez tôt par rapport à d'autres régions (Pope 1934:175). La conservation du timbre /ẽ/, qui est d'ailleurs plus fermé qu'en français standard, est une particularité propre au franco-provençal. En français standard (et en bourguignon), les voyelles orales sous-jacentes de /ã/ sont /a/ et /ɛ/ ; mais en franco-provençal, /a/ et /ɛ/ deviennent /ẽ/ sous l'influence d'une consonne nasale. On peut attribuer cette différence à la symétrie du système vocalique. La palatalisation du /u/ en français standard et en bourguignon ayant déséquilibré le système, /ẽ/ s'est fusé avec /ã/ de façon compensatoire. En revanche, /u/ + consonne nasale ne s'est jamais palatalisé en franco-provençal. Donc, le système n'était pas perturbé et /ẽ/ s'est conservé (Wüest 1979:281). La poésie de l'ancien français où on trouve souvent des assonances entre [aN] et [eN] est de provenance française ou bourguignonne, ce qui tend à prouver les fusions dans ces dialectes (Reenen 1985:45).

En franco-provençal et en bourguignon, les voyelles nasales qui précèdent la réalisation facultative de l'élément consonantique ne sont pas longues. Par contre, quand la consonne nasale se perd complètement, la voyelle devient longue en bourguignon, comme on a vu dans les exemples *frein*, *franc*, et *front*, mais elle reste courte en franco-provençal. En français standard, elle est longue seulement quand elle est suivie d'une autre consonne, comme /grã:d/ *grande* versus /grã/ *grand* (Van Vliet 1981:52-3). C'est pour cette raison que les voyelles nasales brèves des dialectes du franco-provençal se dénasalisent plus facilement que celles du français standard et du bourguignon. Ainsi, si on revient au tableau de Tranel (1987), on trouvera que Dialecte II correspond le mieux aux dialectes franco-provençaux. Il paraît que ce dialecte dénasalise plus de mots qu'en français standard mais moins de mots qu'en français méridional ; ainsi, il possède des caractéristiques des deux et se trouve quelque part au milieu à cet égard. Puisque ses voyelles sont brèves plus souvent qu'en français standard, il y a plus de chance qu'elles soient dénasalisées. En revanche, le trait nasal en franco-provençal est plus stable et plus marqué qu'en français méridional, et de ce fait il résiste un peu mieux à la dénasalisation. Van Vliet (1981:55) remarque qu'en bourguignon, on peut entendre la prononciation orale de l'article *un* devant une voyelle, comme *un homme* /ønɔm/ ou même /ynɔm/. Il ajoute que c'est seulement la préposition *en* qui ne se dénasalise pas en position intervocalique dans ce dialecte. Le décalage entre l'observation de Van Vliet, faite en 1981, et l'étude de Tranel (1987) soutient son hypothèse qui suggère que les dialectes retiennent de plus en plus le trait nasal en cas de liaison.

Le québécois: Un autre dialecte qui mérite d'être mentionné à cet égard est le québécois. Selon Tranel (1987:84), le comportement des voyelles nasales en liaison en québécois ressemble à celui du Paris – *bon* est le seul mot qu'on dénasalise en position intervocalique. Donc, avec tous

les autres mots, on garde la nasalité et on prononce la consonne /n/ avec le mot suivant. Du moins, c'est l'opinion commune. En analysant ce phénomène, Morin (1982:31) a trouvé que la liaison « est souvent omise dans le français du Québec » et que cela arrive surtout après le pronom *on* + des conjugaisons des verbes *avoir*, *être*, et *aller*. Au lieu de faire la liaison, il y a deux possibilités: le *on* peut s'assimiler à la voyelle suivante sous la forme de [õw] ou [õ̃], ou on peut faire une fausse liaison avec /l/, comme par exemple:

On ^la changé quatre fois nos représentants.

On ^lavait un téléphone (Morin 1982:32-3).

En français standard, une liaison entre le pronom sujet et le verbe est obligatoire, ce qui veut dire que tous les locuteurs de ce dialecte font toujours cette liaison. Au Québec, les liaisons avec /n/ ont toujours été plus faibles que les liaisons avec /z/ ou /t/ par exemple. La liaison après les noms singuliers se terminant en /n/ latent a disparu avant ces autres consonnes. On a signalé l'omission possible de la liaison après certains déterminants aussi, comme dans *mon équipage* (Morin 1982:32). Alors, on a l'impression qu'en québécois, ces liaisons sont facultatives. Est-il possible que le trait nasal soit si bien intégré dans la voyelle précédente que les Québécois ne reconnaissent plus la consonne nasale dans ces circonstances ? Ou s'agit-il tout simplement du début de la généralisation de /l/ comme liaison devant des conjugaisons de ces trois verbes par analogie aux pronoms sujets *il* et *elle*, et aux pronoms d'objet direct *le* et *la* (*l'*) + verbe ? Ainsi, l'idée qu'en québécois on tend à garder la nasalité en cas de liaison est un peu trompeuse. Si /n/ final n'est même pas réalisé, malgré l'ajout d'une autre consonne, ce n'est pas un exemple d'une liaison.

Il semble que parmi tous les mots mentionnés par Tranel dans son étude, *bon* est celui qui appartient au plus grand nombre d'expressions figées dans lesquelles la voyelle est dénasalisée,

comme *bon anniversaire*, *bon appétit*, *bonhomme*, *bon appartement chaud* et ce même adjectif se trouve à la forme féminine dans bon nombre d'expressions figées aussi, comme *bonne chance* et *bonne année*. Ainsi, grâce à la fréquence de ces expressions, il semble logique que *bon* soit le mot le plus susceptible à la dénasalisation dans tous les dialectes du français.

CHAPITRE 4

CONCLUSION

L’avenir des voyelles nasales: Dans le domaine linguistique, il est indispensable d’avoir une connaissance profonde de l’évolution historique d’un phénomène avant de pouvoir prédire son avenir ; prédire est toujours une affaire risquée. Il ne suffit pas de baser notre prédiction uniquement sur l’état actuel d’un phénomène. Il faut comprendre les tendances du passé pour deviner celles du futur. Alors, pour prédire l’avenir des voyelles nasales en français, on doit regarder de près ce qui s’est passé à travers l’histoire, comme on l’a fait dans cette étude. Nous avons vu les effets de la nasalisation sur les voyelles – leur changement de timbre (et parfois de longueur), leur ouverture, leur dénasalisation, et leur fusion. Il faut aussi considérer ce qui se passe maintenant avant de faire une prédiction. L’état actuel des voyelles nasales commun à tous les dialectes de l’Hexagone montre la diminution de l’inventaire de ces voyelles. La neutralisation de l’opposition phonologique entre /œ̃/ et /ɛ̃/ par la perte du /œ̃/ est déjà atteinte dans la plupart des dialectes franco-provençaux (Van Vliet 1981:47) et dans les régions d’oïl, surtout à Paris et au nord de Paris (Walter 1988:190 ; Walter 1994:223). Dans l’île de France, à peu près quatre personnes sur cinq n’opposent plus ces deux phonèmes (Fleissig 1996-7:281), et dans le sud, on assiste au début de cette tendance. En fait, il n’est surprenant que /œ̃/ se perde étant donné sa faible présence en français – dans *le Petit Larousse*, il n’y a que 20 mots environ dans lesquels il y aurait un /œ̃/, comme *un, alun, aucun, brun, chacun, commun, lundi, opportun,*

humble, emprunter, parfum. Mais ce qui peut être surprenant est qu'une prononciation peu prestigieuse à ses débuts (Valdman 1959:160), comme celle de /ɛ̃/ pour /œ̃/, se répandent.

En français méridional, on a vu l'émergence du /ŋ/ comme élément consonantique attaché à une voyelle nasalisée. Pourtant, son emploi actuel suggère un changement dans l'avenir proche. Malgré l'usage de plus en plus fréquent des mots anglais contenant la consonne nasale vélaire, comme *shopping, baby-sitting, sleeping-car*, il paraît que récemment dans le sud, le /ŋ/ comme appendice consonantique des mots d'origine française ne se fait entendre que rarement, et qu'il est remplacé de plus en plus par une consonne nasale homorganique avec la consonne suivante (Taylor 1996:85). Même à la fin des mots, /n/ commence à remplacer /ŋ/, un changement qui est attribué à la disparition de la consonne vélaire dans cette position (Fagan 1990:229). À part les influences linguistiques, on suggère aussi l'influence des facteurs sociaux dans cet effacement progressif. Il existe sans doute un certain jugement de valeur associé à cet accent non standard, une fréquente corrélation entre l'emploi du /ŋ/ et la classe sociale. Par exemple, d'après un sondage conçu pour quantifier l'évaluation des accents régionaux par des gens d'Aix en Provence, « plus l'accent du locuteur se rapprochait du français standard, plus il était instruit, riche, réussi » (Taylor 1996-97:372). Il paraît que l'emploi du /ŋ/ chez les femmes est plus stigmatisé que chez les hommes – ce sont les femmes qui sont traditionnellement plus impliquées dans l'éducation des enfants que les hommes ; alors, elles ont tendance à 'cacher' le /ŋ/ qui trouve sa compensation dans la longueur de la voyelle (Taylor 1996:86-89). Chez les hommes, par contre, c'est un peu différent. L'appendice consonantique vélaire représente une certaine identité sociale, et son élimination apporterait un sentiment de trahison ou d'éloignement de la région d'origine du locuteur qui ne le prononcerait pas. Tandis que les femmes ressentent un besoin de se conformer aux normes sociales, chez les hommes:

il y a ce qu'on pourrait appeler « du prestige caché » (covert prestige) dans l'usage des formes les plus locales: ainsi, la réalisation [ŋ], même pour les hommes qui ont une prononciation plus ou moins standardisée dans d'autres domaines, par exemple, fonctionne comme une espèce de ponctuation qui nous rappelle qu'ils sont fiers d'être « de là-bas » (Taylor 1996:87).

A cet égard, il semble y avoir des influences pour et contre ce changement du /ŋ/ > /n/, ou /ŋ/ > Ø, mais malgré tout effort de conserver activement n'importe quel trait linguistique, les langues changent et évoluent. Dans ce cas particulier, il paraît que les conditions sont plutôt favorables au changement.

Une comparaison du français standard avec les dialectes méridionaux et franco-provençaux dans le domaine des voyelles nasales montre que, à certains égards, le français standard se trouve quelque part au milieu de ces dialectes. C'est-à-dire que si on tient compte uniquement de l'évolution des voyelles nasales, le français méridional semble progresser dans la direction actuelle du français standard alors que le français standard montre quelques changements en cours que le franco-provençal avait déjà adoptés. Par exemple, la neutralisation de /ẽ/ et /œ̃/ qui se produit de plus en plus aujourd'hui en français standard s'est déjà effectuée en bourguignon et en franco-provençal ; en plus, la prononciation plus fermée de /ã/ vers /õ/ en français standard, mentionné par Hansen (2001), est dans la phase préliminaire de son évolution, tandis qu'en franco-provençal, /ã/ est presque complètement éliminé de la prononciation.

Pourtant, ces dialectes – le français standard, le franco-provençal, et le bourguignon – partagent bien des processus en ce qui concerne l'évolution du système vocalique tels que la diphtongaison, la palatisation, et la nasalisation. La seule différence majeure est l'ordre dans lequel ces étapes se déroulent, et c'est bien cette différence qui a contribué partiellement à la différence de qualité de la voyelle nasale (Van Vliet 1981:61). D'une autre perspective, le français standard est plus avancé que les autres dialectes dans le domaine de la dénasalisation en

cas de liaison. Car, si on accepte la proposition de Tranel que les dialectes du français gardent de plus en plus le trait nasal dans cette position, le français standard dépasse les deux autres. Le taux de nasalisation/dénasalisation semble avoir un rapport avec le degré de romanisation que la région avait connu – une région qui a été très romanisée et moins influencée par les langues germaniques, comme la région du sud, semble plus résistante à la nasalisation, et vice versa. Armé d'une connaissance de l'histoire linguistique particulière à chaque domaine, on peut mieux déduire la motivation derrière les différences.

Concernant la pédagogie: Revenons maintenant à la question de l'enseignement du français moderne. Combien de voyelles nasales faut-il enseigner et avec quelles réalisations phonétiques ? Dans quelles situations doit-on conseiller aux apprenants de faire les liaisons avec la dénasalisation de la voyelle ? Je pense que les réponses à ces questions dépendent du niveau des étudiants. Pour les novices, l'introduction aux voyelles nasales peut consister seulement d'une explication simple de la prononciation de ces voyelles. Il faut bien expliquer l'idée de l'interférence de la langue maternelle en signalant avec beaucoup d'exemples les tendances typiques des Anglophones. Il serait utile de contraster ces différences dans des mots similaires de chaque langue. Par exemple, avec la juxtaposition de *pantalon* et *pants*, les apprenants pourront apercevoir plus facilement leur tendance d'insérer une consonne nasale après la voyelle nasale en français. Ils peuvent s'engager dans un peu d'entraînement articulatoire qui consiste à séparer la syllabe qui contient la voyelle nasale de l'autre syllabe avec une petite pause avant de retourner à une vitesse normale. Avec la juxtaposition de *bonne* en français et *bun* en anglais, ils peuvent mieux apercevoir une autre tendance des Anglophones – celle de nasaliser une voyelle

qui est dénasalisée en français. Pourtant, à ce niveau élémentaire, il n'est pas nécessaire de leur expliquer l'évolution compliquée des voyelles nasales à travers l'histoire de la langue française.

Avec des étudiants d'un niveau plus avancé, les enseignants pourraient aller plus loin dans leurs explications. Une explication complète des voyelles nasales inclurait:

- les causes possibles (l'assimilation articulaire de la consonne nasale sur la voyelle précédente ; l'influence du substrat)
- les étapes de la nasalisation ($v + N > [\tilde{v}N]$; $[\tilde{v}N] > \tilde{v}$; $[\tilde{v}N] + C > [\tilde{v}C]$; $[\tilde{v}N] + v > v + N + v$; $v + N + /ə/ > v + N$)
- les effets de la nasalisation et de la dénasalisation (l'ouverture ; les changements de timbre ; les changements d'orthographe)
- la dénasalisation en position intervocalique (à l'intérieur d'un mot, comme *emmener*, *ennemi*, *inné*, et *immangeable* ; en liaison, comme *bon ami* et *mon ami*)
- la variation régionale dans le domaine des voyelles nasales.

Bien que les apprenants du français langue étrangère visent une prononciation standard de la langue, il est important toutefois qu'ils prennent conscience des prononciations différentes qui existent en France et dans le monde francophone. Il ne suffit pas non plus de présenter les différentes façons de parler dans les diverses régions francophones sans explications satisfaisantes. On devrait aussi leur faire découvrir les mécanismes du changement pour qu'ils soient capables d'expliquer comment et pourquoi la langue change. D'une part, il s'agit d'une étude historique pour éclaircir les influences du substrat et du superstrat. Là, on trouvera des particularités internes à la langue, comme la conservation d'oppositions et les systèmes de symétrie et d'asymétrie. D'autre part, il s'agit d'un regard profond sur les facteurs sociopolitiques qui ont influencé la langue, comme la dominance politique d'un dialecte sur un

autre et les jugements de valeur sociaux associés avec divers dialectes. D'après Hansen (1998:13), on apprend mieux avec une approche:

qui met au centre la *réalité sociale* de la langue, en étudiant toute la gamme de variations linguistiques existant entre les locuteurs d'une communauté linguistique, et pour laquelle un changement linguistique est toujours le reflet inconscient de la volonté des locuteurs de changer leurs rapports avec d'autres groupes sociaux... Les changements sont caractérisés d'après leur ancrage et la direction de leur évolution à travers le système social (changement venu d'en dessous, d'en dessus par exemple).

Parmi les manuels phonétiques les plus récents, il y en a quelques-uns qui présentent le système vocalique du français standard comme un système de trois voyelles nasales. Dès maintenant, alors, les étudiants apprendront que *brun* et *brin* ont la même prononciation (Hansen 1998:11). Les enseignants devraient se méfier de tels manuels qui sont basés uniquement sur l'usage parisien parce que l'intégration de la variation phonétique dans l'enseignement de la phonologie des voyelles nasales est nécessaire. Cette variation a des dimensions qui sont à la fois sociales et linguistiques, et elle satisfera la curiosité de tout étudiant.

BIBLIOGRAPHIE

- Bennett, William. 1992. Some English Relations of the French Low Nasal. *Linguistique* 28. 141-47.
- Bouchard, Denis. 1983. Nasal Vowels in French without Underlying Nasal Vowels and without a Rule of Nasalization. *Cahiers Linguistiques d'Ottawa* 11. 29-57.
- Bourciez, Edouard. 1967. *Eléments de linguistique romane*. Paris: C. Klincksiech.
- Coseriu, Eugenio. 1994. La 'Découverte' des voyelles nasales. *Communication and Cognition* 27. 7-20.
- Delattre, Pierre. 1965. La Nasalité vocalique en français et en anglais. *French Review* 39. 92-109.
- Delattre, Pierre. 1968. La Radiographie des voyelles françaises et sa corrélation acoustique. *French Review* 42. 48-65.
- Delvaux, Véronique. 1999. A propos des voyelles nasales du français... *Linguistique* 35. 3-23.
- Denkinger, Marc. 1945. La Leçon sur les voyelles nasales. *French Review* 18. 360-67.
- Durand, Jacques. 1995. Alternances vocaliques en français du midi et phonologie du gouvernement. *Lingua* 95. 27-50.
- Durand, Marguerite. 1953. De la formation des voyelles nasales. *Studia Linguistica* 7. 33-53.
- Einhorn, E. 1974. *Old French: A concise handbook*. New York: Cambridge University Press.
- Ewert, Alfred. 1961. *The French Language*. London: Faber & Faber.
- Fagan, David S. 1990. Nasal Elision and Universals: Evidence from Romance. *Revue canadienne de Linguistique* 35. 225-36.

- Fleissig, Petra. 1996-7. L'Opposition phonologique /un/-/in/ dans les dialectes d'oïl. Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain 22-23. 281-88.
- Girard Lomheim, Francine et Chantal Lyche. 1991. Phonétique et phonologie du français: une introduction. Oslo: Universitetsforlaget.
- Hansen, Anita Berit. 1998. Les Voyelles nasales du français parisien moderne. Copenhague: Museum Tusulanum Press.
- Hansen, Anita Berit. 2001. Les Changements actuels des voyelles nasales du français parisien: Confusions ou changement en chaîne ? Linguistique 37. 33-47.
- Kibler, William. 1984. An Introduction to Old French. New York.
- Léon, Pierre R. 1993. Précis de phonostylistique: Parole et Expressivité. Paris: Nathan Université.
- Lodge, R. Anthony. 1993. French: From Dialect to Standard. New York: Routledge.
- Lote, Georges. 1944. La Nasalisation des voyelles françaises. Annales de la Faculté des Lettres d'Aix 23. 145-70.
- Love, Nigel. 1974. A Note on French Nasal Vowels. Linguistics: An Interdisciplinary Journal of the Language Sciences 126. 63-8.
- Matte, Edouard Joseph. 1984. Réexamen de la doctrine traditionnelle sur les voyelles nasales du français. Romance Philology 38. 15-31.
- Meyer-Lübke, Wilhelm. 1923. Grammaire des langues romanes. New York: Stechert.
- Morin, Yves-Charles. 1982. De quelques [l] non étymologiques dans le français du Québec: notes sur les clitiques et la liaison. Revue québécoise de linguistique 11. 9-47.
- Morin, Yves-Charles. 1992. Quelques réflexions sur la formation des voyelles nasales en français. Montréal: Université de Montréal.

- Morin, Yves-Charles. 1994. Quelques réflexions sur la formation des voyelles nasales en français. *Communication and Cognition* 27. 27-109.
- Morin, Yves-Charles. 2002. The Phonological Status of Nasal Vowels in Sixteenth-Century French. In Sampson and Ayres-Bennett, 95-129.
- Palsgrave, John. 1530. *L'Esclaircissement de la langue francoyse*. Menston: Scolar Press.
- Pope, Mildred K. 1934. *From Latin to Modern French, with especial consideration of Anglo-Norman*. Manchester: Manchester University Press.
- Rea, John A. 1981. Good News about French Nasal Vowels. *Linguistic Symposium on Romance Languages*, ed. by William W. Cressy and Donna Jo Napoli, 83-89. Washington, DC: Georgetown University Press.
- Reenen, Pieter van. 1985. La Fiabilité des données linguistiques: A propos de la formation des voyelles nasales en ancien français. *XVI Congrès Internacional de Lingüística i Filologia Romàniques: Actes, II: Communications: Secció I Lingüística diacrònica i dialectologia*, ed. by Aina Moll, 37-51. Palma de Mallorca: Editorial Moll.
- Reenen, Pieter van. 1994. Les Premières(?) Voyelles nasales en ancien français et le rapport avec la non prononciation du r, -ss- intervocalique dans *pensser* et *perssone*. *Communication and Cognition* 27. 111-21.
- Rochet, Bernard. 1971. Sur l'évolution des voyelles nasales du français. *Actes du XIIIe congrès international de linguistique et philologie romanes tenu à l'Université Laval du 29 août au 5 septembre 1971*, ed. by Marcel Boudreault and Frankwalt Mohren, 185-98. Québec: Presse de l'Université de Laval.
- Rochet, Bernard L. 1976. *The Formation and Evolution of the French Nasal Vowels*. Tübingen: Niemeyer.

- Ruhlen, Merritt. 1979. "On the Origin and Evolution of French Nasal Vowels." *Romance Philology*, 32: 321-335.
- Sampson, Rodney. 2001. Liaison, Nasal Vowels and Productivity. *Journal of French Language Studies* 11. 241-58.
- Sampson, Rodney, and Wendy Ayres-Bennett, eds. 2002. *Interpreting the History of French*. Amsterdam: Rodopi.
- Sampson, Rodney. 2002. A Transient Vowel in Early Modern French: *i* Nasal. In Sampson and Ayres-Bennett, 131-49.
- Schane, Sanford. 1968. *French Phonology and Morphology*. Cambridge: M.I.T. Press.
- Séguy, Jean. 1951. *Le Français parlé à Toulouse*. Toulouse: Privat.
- Straka, Georges. 1979. Remarques sur les voyelles nasales, leur origine et leur évolution en français. *Les sons et les mots: choix d'études de phonétique et de linguistique*, ed. by Georges Straka, 501-31. Paris: Klincksieck.
- Taylor, Jill. 1996. La Dynamique des voyelles nasales à Aix-en-Provence. *Linguistique: Revue de la Société Internationale de Linguistique Fonctionnelle* 32. 79-90.
- Taylor, Jill. 1996-97. Voyelles nasales et norme locale à Aix en Provence. *Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain* 22-23. 369-73.
- Terker, Andrew. 1979. Underlying Nasal Vowels in French: An Analysis of the *in-* Prefix. *Papers in Romance* 1. 43-50.
- Tranel, Bernard. 1977. On the Source of Non-Alternating Nasal Vowels in Modern French. *Glossa: An International Journal of Linguistics* 11. 74-105.
- Tranel, Bernard. 1978. The Status of Nasal Vowels in Modern French. *Studies in French Linguistics* 1. 27-70.

- Tranel, Bernard. 1987. *The Sounds of French*. New York: Cambridge University Press.
- Tuaille, Gaston. 1994. Le Français a-t-il quatre voyelles nasales ? *Communication and Cognition* 27. 123-32.
- Valdman, Albert. 1959. Phonologic Structure and Social Factors in French: The Vowel 'un'. *French Review* 33. 153-61.
- Valdman, Albert. 1993. *Bien entendu ! Introduction à la prononciation française*. Upper Saddle River, New Jersey: Prentice-Hall.
- Van Hoeske, Willy. 1994. Nasalisation et dénasalisation en français: un examen critique des 'indices' diachronique. *Communication and Cognition* 27. 189-222.
- Van Vliet, Edward Richie. 1981. *The Generative Model of Dialectology: Burgundian, Franco-Provençal, and Standard French*. *Word* 32. 45-62.
- Walter, Henriette. 1982. *Enquête phonologique et variétés régionales du français*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Walter, Henriette. 1988. *Le Français dans tous les sens*. Paris: R. Laffont.
- Walter, Henriette. 1994. Variétés actuelles des voyelles nasales du français. *Communication and Cognition* 27. 223-235.
- Walter, Henriette. 1998. *Le Français d'ici, de là, de là-bas*. Paris: Jean-Claude Lattès.
- Watbled, Jean-Philippe. 1995. Segmental and Suprasegmental Structure in Southern French. *Linguistic Theory and the Romance Languages*, ed. by John Charles Smith and Martin Maiden, 181-200. Philadelphia: John Benjamins.
- Wüest, Jakob. 1979. *La Dialectalisation de la Gallo-Romania: problèmes phonologiques*. Berne: Francke.